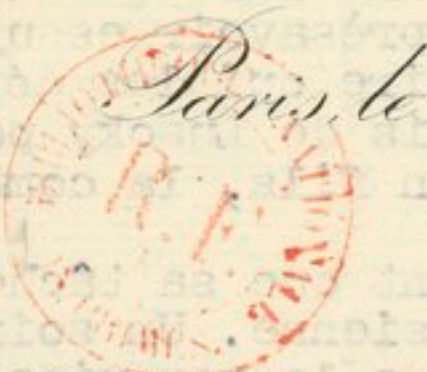
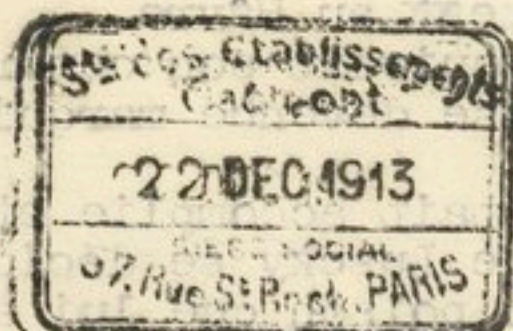


Service de l'Imprimerie des

Etablissements Gaumont

SOCIÉTÉ ANONYME · CAPITAL : 3.000.000 DE FRANCS ② 57-59, Rue Saint-Roch, PARIS



13 Décembre 1913

191

LA TOURMENTE

Roman cinématographique en 4 Parties et 125 Tableaux.

Le Marquis de Luscky est un mondain sans argent mais non sans talent car c'est un violoncelliste distingué. Son tort est de vouloir occuper une situation que la fortune seule pourrait lui donner. Il a contracté de grosses dettes et parmi ses créanciers, il compte un certain banquier Werb, sorte d'usurier cosmopolite auquel il doit 60.000 francs. Acculé par d'autres créanciers, il vient trouver ce Werb pour solliciter encore un emprunt. Il est éconduit.

En rentrant chez lui à cheval le marquis soucieux se jette accidentellement devant une auto. Son cheval est tué et lui-même grièvement blessé.

L'auto est occupée par la Comtesse de Ker Armor, veuve d'un officier de marine et fille d'un multi-millionnaire américain.

Elle fait ramasser le blessé, le fait conduire chez elle et les premiers soins lui sont donnés. Le marquis souffre de fractures multiples et est obligé de rester immobile pendant un long temps.

Werb apprenant la nouvelle, lui écrit une lettre personnelle. Il lui dit que s'il est adroit et qu'il sache profiter de la situation il peut conquérir en même temps que la femme une fortune considérable.

Le marquis de Luscky a compris quelle occasion s'offrait à lui et que Werb a raison. Il redouble d'amabilités pour la jeune femme, lui fait une cour assidue et ~~alarmante~~ ardente.

Werb a laissé marcher les choses, quand il les a crues au point, il a écrit au Marquis pour lui donner rendez-vous.

A ce rendez-vous, il lui fait comprendre qu'il lui faut de l'argent pour tenir le rang que la Comtesse lui croit et surtout faire taire les créanciers. Werb fournira cet argent. Ils signent une sorte de pacte dont les deux principales clauses sont : qu'aussitôt le mariage conclu, la marquise devra disparaître et Werb se chargera de l'enfant le petit Charles-Henri fils du premier mariage de la comtesse. Le pacte est signé.

Le mariage a eu lieu par les soins de Werb. Celui-ci a été placé comme précepteur auprès de l'enfant et pendant que les nouveaux mariés vont passer leur lune de miel en Italie, Werb, sous le prétexte d'un voyage d'études emmène le petit Charles-Henri à Saint-Malo.

Après l'avoir endormi, il le donne à un patron ternôvien qui le tient dans ses serres. Ce patron Dick est en même temps un créancier de Werb pour une somme assez considérable et dont le paiement le ruinerait.

4° JB
78

Il accepte de prendre à son bord en qualité de mousse de petit Charles Henri. Le martyre de l'enfant commence, mais il a rencontré à bord un pauvre et vieux pêcheur le père Paimpol qui a pris cet enfant en amitié et qui lui pare les coups. Le père Paimpol a compris quel est le but que poursuit le patron et une nuit que la terre est proche ils s'évadent dans une barque et après avoir essuyé une terrible tempête ils sont recueillis par un navire qui les dépose au Havre.

Pendant ce temps le marquis de Luscky poursuivait son oeuvre. En apprenant la disparition de son fils, la comtesse devenue marquise était tombée gravement malade.

Werb était revenu annonçant que sa tâche était accomplie et sommant de Luscky d'accomplir la sienne. Un soir de Luscky se décida à verser dans la carafe de nuit de la marquise un poison que lui a donné Werb puis pour ne pas assister à la mort de celle qu'il tuait il s'éloigne et va retrouver son complice dans un cabaret de nuit de Montmartre.

Il rentre au petit matin n'osant jeter un regard dans la chambre de sa femme qui doit être morte mais étant altéré par l'émotion de la nuit qu'il vient de passer il va à son bureau, prend un verre et boit la boisson qui était préparée pour sa femme.

Dé Luscky veut regagner son appartement mais il est tordu par une douleur féroce, pousse un cri. La douleur redouble, il s'effondre.

Réveillée par ce cri, la marquise de Luscky se lève, alarmée. Le marquis est à terre se tordant encore. La malheureuse affolée prend le verre, veut lui donner à boire car il le réclame, mais il retombe, la mort a fait son oeuvre.

Aux cris poussés par le Marquis et la Marquise de Luscky les domestiques sont arrivés. Un médecin appelé constate la mort en même temps qu'il est pris de soupçons. La police s'en mêle et la marquise est arrêtée. Au cours de la nuit comme elle était gardée par une soeur de charité elle voulut boire et demanda un verre d'eau. Celle-ci s'opposa à ce que la Marquise prit un liquide froid et lui fit servir une tasse de thé, et fit emporter la carafe et le verre par un domestique, qui étant pressé déposa le tout dans le bureau. Cette arrestation paraît d'autant plus légitime que sur le verre on a trouvé la preuve digitale correspondant à ses doigts. Les domestiques interrogés ont déclaré que en effet, la marquise tenait le verre à la main, quand attirés par les cris ils étaient entrés, dans le bureau où le marquis agonisait.

Le procès a lieu. La marquise comparait en Cour d'Assises.

Alors que ce drame se déroulait à Paris, Charles Henry et le père Paimpol au Havre, en sortant du bureau d'inscription maritime, attirés par les cris des vendeurs de journaux, le petit Henry en achète un et s'aperçoit que sa mère est en cause et que c'est elle qu'on juge comme empoisonneuse et comme auteur de sa disparition à lui. Il entraîne le père Paimpol et ils débarquent tous les deux à Paris, et arrivent à la Cour d'Assises pour faire éclater l'innocence de la Marquise de Luscky et démasquer l'usurier Werb.

DEPOT LEGAL

No 4570
Seine
1055

Les Etablissements
Gaumont
18 FEB 1914
SIEGE SOCIAL
7, Rue St. Roch, PARIS

Société des

Etablissements Gaumont

SOCIÉTÉ ANONYME - CAPITAL: 4.000.000 DE FRANCS



57-59, Rue Saint-Roch, 57-59

PARIS



COMPTOIR CINÉ-LOCATION, 28, rue des Alouettes, PARIS



8° V 8
78

Les Grands Films Artistiques Gaumont

Le Roman d'un Mousse

Grand Cinémadrame en 4 Parties et 125 Tableaux

DISTRIBUTION

L'usurier Werb.. ..	MM. Maurice LUGUET
Le marquis de Luscky.. ..	LEUBAS
Le père Paimpol	DUTERTRE
Le patron Dick.. ..	Emile ANDRÉ
Le Président des Assises	NUMÈS
Le Juge d'Instruction	MANSON
Le Procureur de la République ..	De RIGAL

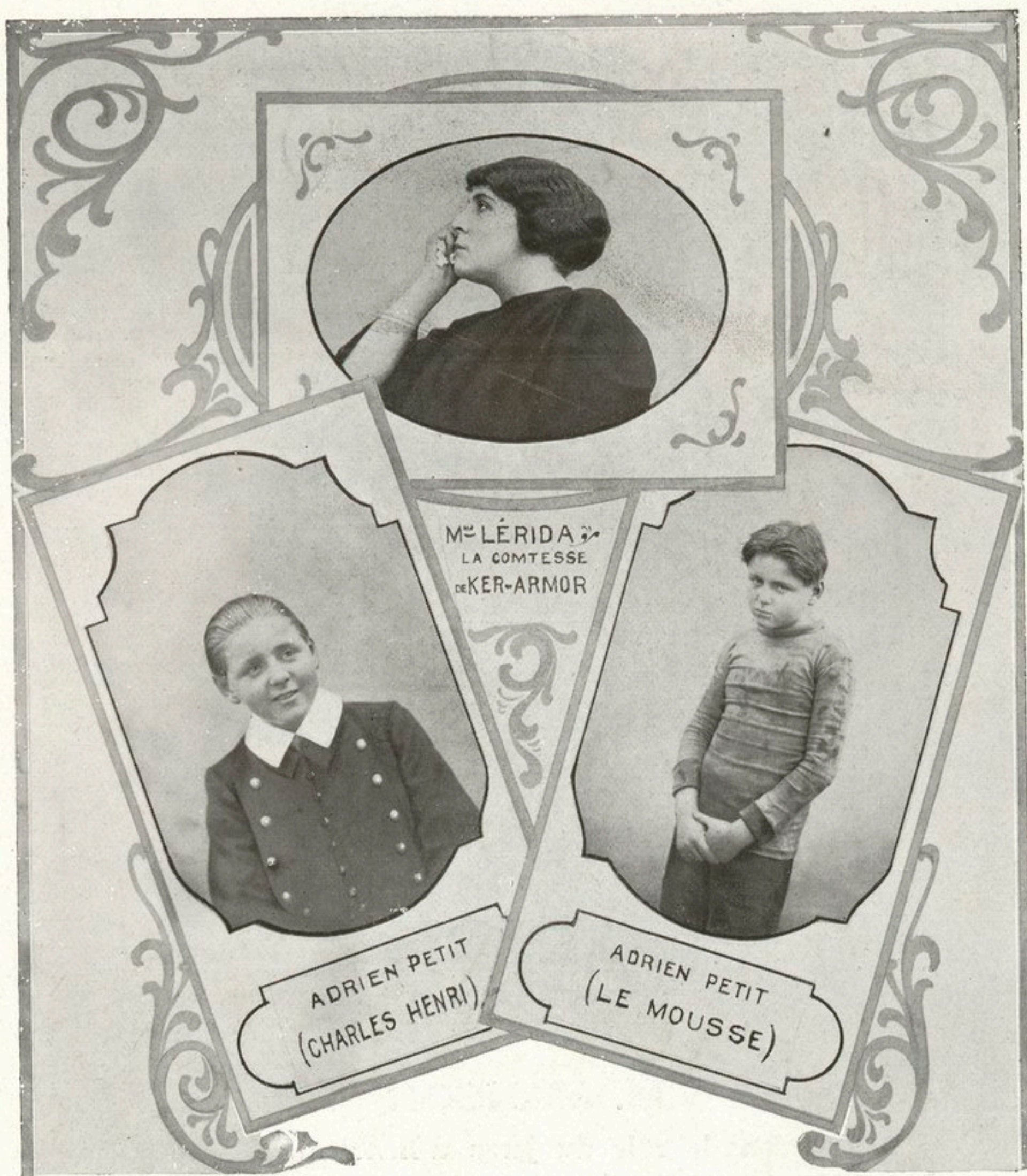
Adrien PETIT dans le rôle de Charles-Henri

et

M^{me} LÉRIDA dans le rôle de la Comtesse de Ker Armor



M. MANSON
dans le rôle du Juge d'Instruction



M^{me} LÉRIDA
LA COMTESSE
DE KER-ARMOR

ADRIEN PETIT
(CHARLES HENRI)

ADRIEN PETIT
(LE MOUSSE)



M. DUTERTRE
(LE PÈRE PAIMPOL)



M. M. LUGUËT
(L'USURIER WECH)



M. ÉMILE ANDRÉ
(LE PATRON DICK)



M. LEUBAS
(MARQUIS DE LUSCKY)

LE ROMAN D'UN MOUSSE

PREMIÈRE PARTIE

LES BANDITS DU GRAND MONDE

Le marquis de Luscky ?

Si vous aviez proféré ce nom à Paris, à Monte-Carlo, à Biarritz, dans le monde de la suprême élégance, on vous aurait répondu :

— Le marquis de Luscky est non seulement un gentilhomme parfait, mais encore un très grand artiste.

En effet, le marquis de Luscky jouait du violoncelle comme un maître ; à cet égard, c'était un charmeur. Il était inscrit à tous les cercles, menait une existence fastueuse et jusqu'alors personne ne lui en avait demandé plus long sur son compte. Il plaisait, on l'avait reçu, admiré, envié...

Et pourtant...

Un matin, à Biarritz, le marquis se fit annoncer chez M. Werb, inscrit comme lui à presque tous les cercles et menant, comme lui, une vie fastueuse, tout en s'occupant activement d'affaires de banque sur la nature desquelles on n'était pas très bien fixé.

Qui était-ce que ce Monsieur Werb ?

Nul n'en savait rien. Il paraissait fort riche, menait la vie large, et le monde l'avait adopté, comme il avait adopté le marquis de Luscky.

Si le marquis de Luscky était grand et portait beau, M. Werb était plutôt petit et replet. Son œil vif, d'un bleu clair, avait des éclairs froids, et à le bien examiner cet homme apparaissait comme pouvant être froidement cruel à l'occasion, sous ses dehors amènes et bienveillants.

Il jeta les yeux sur le bristol que lui apportait son domestique :

MARQUIS FRANTZ DE LUSCKY

BIARRITZ

LES EMBRUNS



— Faites attendre, dit-il ; je sonnerai quand il sera temps d'introduire cette personne.

Quand il fut seul, Werb se leva, alla jusqu'à un meuble élégant qu'il ouvrit et en tira, au milieu d'une pile d'autres, un

dossier qu'il apporta sur son bureau. Il l'ouvrit, en tira une feuille de papier qu'il lut avec attention :

FICHE 47

Ayant dilapidé sa fortune au jeu et dans la débauche, le marquis de Luscky n'a plus que des dettes. Il soutient sa situation mondaine, grâce à son titre et à son incomparable virtuosité de violoncelliste.

Avances	75.000
Avoir.	15.000
Reste dû...	60.000

Werb reposa la fiche dans le carton qu'il ferma, puis sonna, attendant avec un méchant pli au coin de la lèvre celui qui allait venir.

Le marquis de Luscky entra, portant beau, en élégant costume de cheval, la jaquette fleurie d'un gros œillet. Il s'avança la main tendue, souriant.

— Mon cher Werb, j'ai de nouveau recours à vous. Je traverse une très mauvaise passe, les cartes me sont contraires... Vous n'avez pas idée de cette série noire...

— Et alors ?

— Et alors il me faut vingt-cinq mille francs.

Werb incline la tête, non pas en signe d'assentiment, mais pour dire qu'il a compris et il ouvre froidement le dossier qu'il a posé devant lui. Il en extrait la fiche qu'il lisait avant l'entrée du marquis et la lui tend.

— Je regrette, mon cher marquis. Voyez où nous en sommes. Si vous traversez des temps difficiles, il en est un peu de même pour tout le monde et moi-même je ne puis disposer d'aucun capital ; le pourrais-je que je ne le ferais pas, en raison même de votre situation vis à vis de moi. Vous me devez soixante mille francs ; cela ferait quatre-vingt-cinq mille si je vous prêtais la somme que vous me demandez. C'est impossible.

— Je vous assure, mon cher Werb, que si vous ne me prêtez pas les vingt-cinq mille francs dont j'ai besoin pour sauver l'honneur de mon nom... vous m'acculez au suicide... c'est la mort...

— Une dette de jeu !

— Oui, payable dans les quarante-huit heures. J'ai donné ma parole.

— Ne la tenez pas.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis : ne la tenez pas.

— Vous m'insultez !

— Non, je vous donne un moyen. Si vous deviez cette somme à tout autre qu'à un joueur de votre monde, vous auriez moins de scrupules.

Le marquis va répondre, donner libre cours à sa colère, mais il se maintient, insistant encore. Werb reste inflexible.



— Je vous jure que si vous ne venez pas à mon aide, je suis perdu.

— Je n'y puis rien.

— Tenez, donnez-moi dix mille sur ceci...

Et se dégageant brutalement, le marquis arrache de son doigt une bague d'or ornée d'un diamant et la jette à Werb.

Werb prend une loupe, regarde la pierre précieuse attentivement et rend la bague au marquis, ajoutant froidement :

— Ça ne vaut pas deux mille francs...

De Luscky a un geste de fureur. Sa colère est désormais plus forte que sa prudence. Des paroles de menace lui échappent.

— Je comprends que l'honneur d'un homme vous soit in-

différent, à vous qui en avez si peu ; mais méfiez-vous, monsieur l'usurier. A chacun son heure, j'aurai la mienne.

— Je vous la souhaite, dit Werb, en appuyant sur un bouton électrique ; mais laissez-moi vous dire que, s'il n'y avait pas des usuriers comme moi dans le monde, les gens comme vous en seraient réduits à jouer du violoncelle dans les concerts et à donner des leçons. Vous reviendrez sur les paroles que vous m'avez adressées. Reconduisez Monsieur le marquis, termine-t-il en s'adressant au domestique qui vient d'entrer.

De Luscky, après un dernier regard de menace, sort.

Werb referme le meuble où il a pris le dossier et reste un moment songeur.

Certes, de Luscky a eu raison. Werb n'est qu'un usurier cosmopolite, prêt à toutes les besognes, capable de toutes les tâches, même les plus infâmes, pour assouvir son besoin d'argent, seule passion qui domine toutes celles qu'il a dans l'âme.

Mais ce n'est pas à cela qu'il pense. Il se demande s'il a eu raison d'évincer le marquis. Peut-être aurait-il pu se montrer moins brutal et le garder pour une combinaison quelconque, à venir.

— Baste, se dit-il. Je le tiens toujours par sa dette, le beau marquis.

Et il sonne pour se faire habiller et se rendre à ses plaisirs.

Le soir même, une nouvelle surprenante l'attendait au Cercle international dont il était membre.

A peine était-il entré qu'un membre du Cercle s'approcha de lui.

— Vous savez la nouvelle... Ce pauvre de Luscky !

— Non, je ne sais rien... Que lui est-il arrivé ? demande Werb qui pense : l'imbécile s'est tué.

— Tenez, lisez...

Werb prend le journal tendu et lit :

DERNIÈRE HEURE

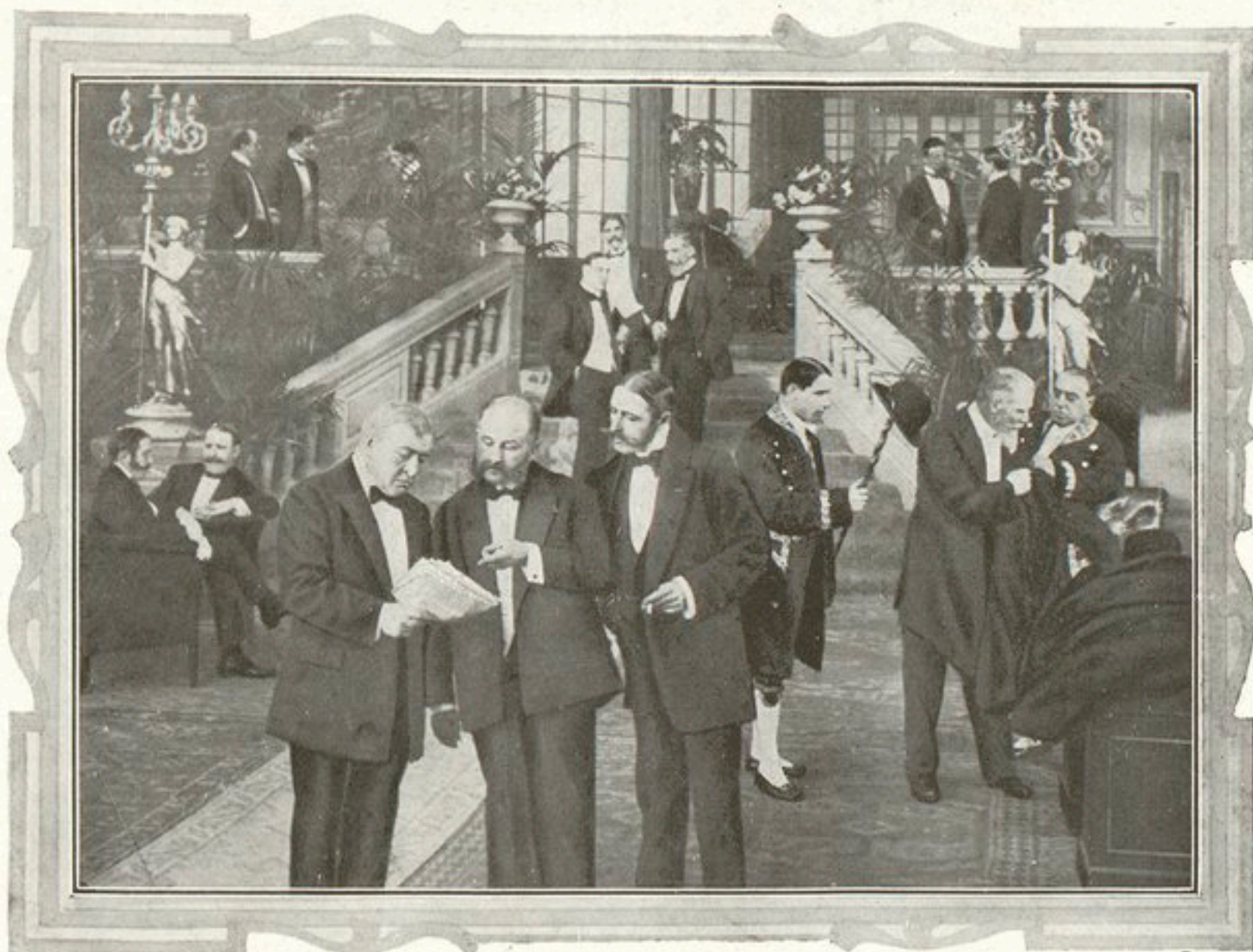
Le marquis de Luscky, se promenant ce matin à cheval, a été désarçonné et précipité sous les roues de l'automobile de la comtesse de Ker Armor, au moment même

où la voiture franchissait la grille de son parc. Transporté immédiatement dans la villa de la comtesse, le marquis de Luscky y a reçu les premiers soins. Son état est des plus alarmants.

— Ah! le pauvre garçon, fait Werb!... Mais il faut savoir à quoi se réduit ce sot accident.

Et Werb, qui ne perd de vue aucun de ses intérêts, se rend à la cabine téléphonique.

A son appel, on répond vite.



— Pouvez-vous me donner des nouvelles de la santé de M. le marquis de Luscky?

— Pas bonnes, Monsieur. Voici le bulletin rédigé par les docteurs :

*Fractures multiples. Immobilité absolue
pour quarante jours au moins. Intransportable.*

Werb revient dans le hall du Cercle où ses amis l'attendent.

— Eh bien?

Werb donne les nouvelles qu'il a reçues et s'informe :

— Qu'est-ce que c'est que cette comtesse de Ker Armor?

— Tenez, il y a un mois ou deux, un journal de Biarritz a publié un écho mondain sur elle. Si la collection est encore là, nous allons le retrouver.

En effet, la collection existe et Werb y puise les renseignements suivants :

La jeune veuve du capitaine de vaisseau,



Pierre de Ker Armor, était la fille du richissime américain **Patrick Porter** qui lui a laissé, en mourant, une fortune considérable, évaluée à plus de cent millions. La comtesse n'a qu'un seul fils, **Charles-Henri**, dont nous publions le por-

trait. C'est la comtesse de **Ker Armor** qui fait construire le château de...

Werb réfléchit profondément. Un avenir, dont il peut tirer un gros profit, s'ouvre devant lui. Quel sera cet avenir, il n'en sait rien encore, mais il lui apparaît comme urgent de veiller sur le marquis et de lui ouvrir certains horizons qu'il ne voit peut-être pas.

Se dirigeant vers une petite table, il écrit :

Vouloir se suicider et trouver le moyen de se faire blesser adroitement par l'auto d'une jeune veuve cent fois millionnaire, ça, mon cher, c'est du grand art ! Bravo ! Jouez de l'archet, de la prune et du titre, la fortune de la comtesse est à vous.

Werb.

Il cache cette étrange missive et met l'adresse :

Monsieur le marquis de Luscky

chez Madame la comtesse de Ker Armor

Personnellement.

Werb n'a pas agi comme un sot.

Peu à peu, une sorte d'intimité s'était établie entre le marquis et la comtesse qui se considérait comme étant l'auteur responsable de l'accident. Dans les premiers temps, elle envoyait un

domestique prendre, dans la chambre qu'il occupait, des nouvelles du marquis ; puis, un jour, elle y monta elle-même. Enfin, un beau jour de soleil, le marquis obtint la permission de se faire conduire sur une terrasse où la comtesse vint s'asseoir à côté de lui et tous deux parlèrent musique...

La lettre de Werb que Frantz de Luscky avait reçue au lendemain de l'accident, l'avait fait beaucoup réfléchir. En effet, il l'avait comprise : s'il était adroit, habile, il pouvait profiter de cette heureuse circonstance pour s'implanter plus profondément dans le cœur de la comtesse. Et pourtant, s'il interrogeait son cœur, il savait qu'il n'aimait pas la comtesse, et, que seul le hasard l'avait jeté dans l'aventure :

Il revenait de chez Werb, poussant son cheval comme un fou, en fureur, ne voyant rien, n'entendant rien. Tout entier à la colère que le refus qu'il venait d'essuyer avait déchaîné en lui, il allait... Quand il fut devant l'auto de la comtesse, il entrevit la mort et il l'accepta — comme une délivrance — comme une âme faible et lâche accepte de sortir d'une situation difficile plutôt que d'en affronter les difficultés ; d'ailleurs il n'aurait pas eu le temps d'échapper à la catastrophe ; la rapide voiture venait de biais sur la monture qui fut projetée et tuée sur le coup. Quant à Luscky, il était sans connaissance et ne reprit ses sens qu'au moment où, étendu sur un lit, un médecin le faisait sortir de son état d'insensibilité.

La comtesse, navrée et malade d'émotion, avait cependant donné des ordres pour que le marquis fût traité comme s'il avait été chez lui.

Le temps fit le reste.

Le marquis était beau parleur ; sa parole était douce, insinuante.

Son érudition en musique était grande et il parlait de l'art divin en véritable artiste. La comtesse fut vite prise par ce charmeur et il le sentit.

Au bout de trois semaines, il pouvait se lever et, soutenu, faire quelques pas. Il en profita pour se faire conduire au grand salon où il s'installa, la jambe étendue, puis il se fit apporter son violoncelle qu'il avait fait prendre chez lui.

Ce fut une après-midi délicieuse. La comtesse se mit au piano, le marquis se fit donner son violoncelle et tous deux interprétèrent les grands musiciens qui surent le mieux bercer

les inquiétudes morbides et les aspirations secrètes de l'âme humaine.

Beethoven, Schumann, Berlioz, Chopin, Schubert tour à tour firent sangloter le violoncelle. Avec un rare souci de plaire à l'âme un peu mélancolique de la comtesse, qu'il pressentait inquiète, hésitante, il choisit les pages les plus émouvantes et les plus propres à bercer cette âme nostalgique.

Il y réussit pleinement ; la comtesse se sentit singulièrement troublée, à l'issue de cette après-midi.

Chaque jour, Werb faisait prendre des nouvelles du mar-



quis. Quand il sut que la guérison était prochaine et que bientôt Frantz de Luscky sortirait de chez la comtesse, il lui envoya la lettre suivante :

*Je suis heureux d'avoir été bon prophète.
Dès que vous sortirez de chez la comtesse, fixez-
moi un rendez-vous. Nous causerons.*

Cordialement votre

Werb.

De Luscky répondit immédiatement en assignant un rendez-vous à Werb pour le lendemain, chez lui, puis il prétexta le

besoin qu'il avait de voir où en étaient ses affaires, pour expliquer à la comtesse cette première grande sortie.

Les deux hommes se rencontrèrent, sans honte de la part de l'un, sans reproche de la part de l'autre. Seulement, de Luscky se tenait sur l'expectative. Il laissa l'autre parler.

— Eh bien, cher ami, à quand ce mariage? Car tel que je vous connais, j'imagine que vous n'avez pas perdu votre temps et que vous êtes maître de son cœur.

— De son cœur, oui, peut-être, mais de son corps et de sa fortune, jamais.

— Pourquoi?

— Parce que le mariage est impossible.

— Comment ça? Je ne vous comprends pas!

— Quand l'accident m'est arrivé, j'étais, vous le savez mieux que personne, réduit aux derniers expédients. Mes créanciers ont attendu, n'osant venir me pourchasser chez la comtesse; mais me voici guéri, ils vont s'abattre sur moi, comme un vol de corbeaux s'abat sur un cadavre. Je ne pourrai payer, c'est la faillite, l'exécution. Je deviens un homme taré et, m'aimât-elle jusqu'à la déraison, je connais l'esprit de la comtesse, elle ne passera pas par-dessus certaines choses.

— Autrement, vous étiez sûr de réussir?

— Avant six mois, elle eût été marquise de Luscky. Après le mariage, elle eût été dans l'obligation de payer mes dettes et elle l'eût fait de grand cœur.

— Vous êtes certain qu'elle vous aime?

— J'en suis certain.

— Certain de réussir?

— Certain.

— Si bien qu'un ami payant vos dettes, vous mettant à même de faire figure et de laisser insoupçonnée la véritable position où vous êtes, ce mariage serait conclu.

— Il le serait.. Mais où trouver un ami pareil?

— Il est trouvé.

— Qui?

— Moi.

— Vous!...

— Oui. Mais rassurez-vous : ce n'est ni par bonté d'âme ni parce que je vous aime; je n'aime que l'argent, vous le savez bien — et c'est pour cela que je vais vous aider. Vous me devez

soixante mille francs, je veux les revoir et, avec eux, beaucoup d'autres. Etes-vous disposé à m'obéir ?

— Oui.

— Encore une question : Aimez-vous la comtesse ?

— D'amour ? Non.

— Alors, écoutez-moi. Votre mariage ne signifie rien, si on ne le complète d'un plan que j'ai conçu.

Werb rapproche son fauteuil de celui du marquis et, à voix plus basse, continue :

— Ce qu'il faut, c'est que vous soyez maître de son immense fortune. Elle a un fils, héritier principal. Il faut que cet enfant meure ; je m'en charge, sans aucun risque. Il faut, par contre, que la comtesse, devenue marquise, meure aussi, ceci est votre affaire.

De Luscky se lève avec horreur, mais d'un geste froid, très calme, Werb le retient.

— Je viens de vous offrir un moyen d'être multimillionnaire. Que vous le repoussiez, cela est votre affaire, non la mienne ; mais permettez-moi de vous rappeler ce que vous disiez tout à l'heure. Vous voici, à l'heure actuelle, dans la situa-

tion où vous étiez quand vous êtes venu me demander d'acheter un diamant dont le prix n'aurait pas payé la plus petite de vos dettes. Réfléchissez.

— Ce que vous me proposez est horrible !

— Qui veut la fin veut aussi les moyens.

Le débat s'éternise. Werb, avec une machiavélique diplomatie, fait tour à tour à Luscky le tableau de la vie qui sera la sienne s'il n'ac-

cepte pas l'occasion qui s'offre. Sans le secours financier de Werb, le mariage est impossible ; sans ce mariage, c'est la ruine, la faillite mondaine, la fuite d'un milieu aimé, et



puis la vie d'expédients, dont le violoncelle assurerait seul la matérialité...

Luscky a compris tout cela. Il a compris qu'il est dans la main de Werb et que les paroles de celui-ci sont vraies. Il cède



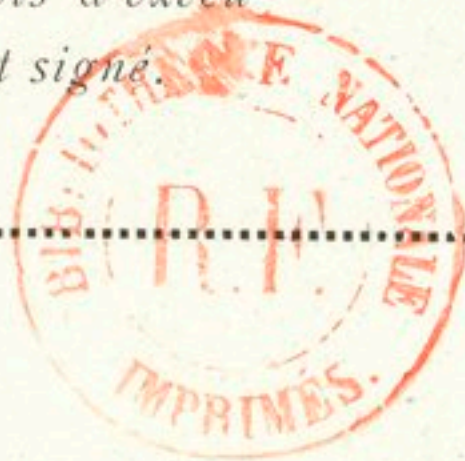
et se met entre les mains de l'usurier, jetant, comme un joueur le fait de son dernier enjeu, l'avenir au hasard.

Werb tire alors deux papiers de sa poche et les fait lire à Luscky :

Elie Werb s'engage à fournir au marquis de Luscky les ressources nécessaires pour mener à bien son projet de mariage avec la comtesse de Ker Armor.

Le marquis de Luscky s'engage, à la mort de Mme de Ker Armor et de son fils Charles-Henri, à verser à M. Elie Werb, la somme de quinze millions.

D'accord dans tous leurs projets d'exécution pour arriver à ce résultat, ils ont signé.



Tous deux signent, échangent leur papier et se serrent silencieusement la main...

Par un beau soir d'automne, la comtesse de Ker Armor et le marquis de Luscky échangeaient le baiser des fiançailles et la comtesse informait son monde de son prochain mariage.

Pendant ce temps, le petit Charles-Henri qui poursuivait ses études à Paris, ignorait tout de ces choses.

La comtesse de Ker Amor vivait heureuse dans son rêve. Le marquis l'entourait de soins et de tendresse. La malheureuse femme ne doutait pas de l'avenir, elle se voyait chérie jusqu'à fin de sa vie.

Un matin elle reçut une dépêche :

Comtesse Ker Armor, Biarritz
Charles-Henri souffrant depuis deux jours.
Rien de grave ; néanmoins, votre présence
auprès de l'enfant serait préférable.
Docteur Fayard.

Le lendemain, la comtesse de Ker-Armor, suivie des deux complices, de Luscky et Elie Werb, était en route pour Paris.



DEUXIÈME PARTIE

CHARLES-HENRI

L'indisposition de Charles-Henri n'offrait aucune gravité; la présence même de sa mère le remit sur pieds et Mme de Ker-Armor put lui présenter le marquis de Luscky, que l'enfant



reçut pour la première fois avec une extrême amabilité. Le marquis s'ingénia pour lui plaire, pour captiver sa jeune âme, mais Charles-Henri, malgré l'insouciance, la pétulance de son âge, restait distant, ne se livrant pas, restant dans les limites d'une politesse froide.

La comtesse de Ker-Armor ne vit dans la réserve de son fils

qu'un caprice d'enfant ; elle se dit qu'avec le temps les choses s'arrangeraient et elle n'hésita plus pour se confier à Charles-Henri.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, j'ai à te faire une grave confidence. Tu es d'un âge raisonnable, tu es sérieux, j'espère que tu me comprendras. Une femme ne peut vivre seule, il lui faut un guide, un soutien ; tu es trop jeune pour être l'un et l'autre. Dans ces conditions, mon cher petit, j'ai pensé à me remarier, et..... le marquis de Luscky m'a demandé ma main. Le marquis t'aime..... Tu retrouveras en lui un second père, attentif et indulgent.

L'enfant n'a rien dit, il a laissé sa mère s'exprimer avec gêne, mais il a pâli et, dans ses yeux si clairs et si expressifs, un nuage



de chagrin a passé. Il a caché son trouble au creux de l'épaule maternelle et la mère n'a rien vu du trouble de son enfant.

Six mois après, la comtesse de Ker-Armor était devenue la marquise de Luscky.

De Luscky a redoublé d'attention pour Charles-Henri, mais en pure perte ; l'enfant, soit qu'il ait par instinct deviné le véritable caractère du marquis et obéisse à une répugnance inconsciente, soit qu'un sentiment de jalousie soit né en lui, ne peut faire bon visage à celui qui désormais a barre sur lui.

Un jour, l'enfant montra jusqu'à quel point le marquis lui était odieux. La nouvelle épouse et son mari allaient au théâtre. Charles-Henri, assis aux pieds de la psyché, assistait à la fin de

la toilette de sa mère. La jeune femme, d'une élégance suprême, avait revêtu, ce soir-là, une toilette splendide et l'enfant était heureux de voir sa mère si belle. Mais quand il vit le marquis venir la prendre, une atroce jalousie lui pinça le cœur et il refusa de dire au revoir à celui qu'il considérait comme n'étant qu'un étranger.

A quelques jours de là, le marquis lui ayant offert une montre, il brisa cet objet en le jetant avec fureur, puis il éclata en sanglots. Aux deux vieux domestiques qui, tout en le consolant, l'interrogeaient, il dit :

— Je déteste cet homme ! Il m'a volé maman !

Le pauvre enfant n'avait pas tout à fait tort, mais il exagérait.

La jeune femme, toute à son nouvel amour, le délaissait un peu, il est vrai ; elle était redevenue ce qu'elle aurait été si le veuvage n'avait fait de son fils son unique compagnon, et la transformation subie par elle s'était faite sans qu'elle s'en aperçût, mais pour l'âme de l'enfant qui sentait avec toute la délicatesse et la virulence de son âge, cette transformation apparaissait comme considérable et il en souffrait beaucoup.

Quelque temps après le mariage, le mari reçut un télégramme de Werb, en langage convenu :

Mon cher marquis,

*47, mok. uk. 271 che 678 va 741 lier l. y 8
24 ray 7682. Teul. 279 Kc 76 ra kis v sco 784.
laire 299 352 yest.*

Le marquis s'enferma dans son bureau et le traduisit :

Voici ce que je vous propose :

*Décidez la marquise à partir en voyage
et faites que j'obtienne la garde de l'enfant en
me présentant comme précepteur.*

Le marquis ayant achevé son travail, le brûla avec soin, de même que le télégramme qui en était l'origine.

De Luscky n'eut pas à faire de grands efforts pour faire consentir sa femme à un voyage en Italie, patrie classique de toutes les jeunes amours et il l'amena peu à peu à comprendre

que l'enfant serait de trop dans ce voyage sentimental ; d'ailleurs n'avait-il pas besoin de continuer ses études pendant les vacances et ne pouvait-il le faire sous la surveillance dévouée et sûre d'un précepteur ? Justement il avait sous la main un homme érudit, probe, jouissant d'une excellente réputation, qui ferait admirablement l'affaire,

La marquise, peu à peu subjuguée, grisée par l'amour dont elle se croyait entourée, consentit à tout. Elle prit à plusieurs reprises son fils à part et l'entretint du projet arrêté par le marquis, mais qu'elle présenta à son fils comme étant d'elle-même et comme répondant parfaitement à sa volonté.

L'enfant était docile, il était fier aussi ; il accepta sans murmurer l'arrêt que prononça sa mère et s'ingénia même à cacher tout le chagrin que lui causait cette décision.

Huit jours après, Werb faisait son entrée dans la maison.

Il fut bien reçu par le petit Charles-Henri, car il sut, dès l'abord, se montrer paternel, indulgent et discret.

Mme de Luscky, rassurée par ce que lui disait son mari, l'attitude de son enfant et les allures de Werb, annonça son départ pour l'Italie.

Le jour même de ce départ, au moment où l'on allait partir, de Luscky crut bon de mettre un terme aux adieux que se faisaient la mère et l'enfant. Charles-Henri se déroba à ses caresses et comme de Luscky insistait, il lui dit :

— Je vous hais ! Vous m'avez volé la tendresse de ma mère.

Un regard que lui jeta Werb rassura de Luscky, qui pensa :

— Hais-moi bien, mon garçon, tu n'en as pas pour longtemps à me haïr !

Le jour même où les deux époux s'en allaient vers l'Italie, Werb emmenait Charles-Henri en Bretagne pour un voyage d'études et de vacances.

Charles-Henri secoua de lui-même le chagrin que le départ de sa maman lui avait causé. Il tenait, avec une fierté admirable, à cacher les sentiments, cependant profonds, qui l'agitaient, et voulait, avant tout, étant d'une race vaillante et forte, agir comme un petit homme courageux.

Son précepteur se montrait attentif à lui plaire, répondait avec complaisance à toutes ses questions, causait agréablement, citait des faits, des anecdotes, au cours de ce long voyage, et le jeune garçon croyait sentir à ses côtés un maître et un ami.

Avec une science détestable, l'usurier s'était peu à peu insinué dans l'âme de l'enfant, et le petit Charles-Henri avait la plus absolue confiance en celui à qui sa mère l'avait confié.

Ce fut en amis qu'ils arrivèrent à Saint-Malo.

Werb promena l'enfant par la ville, évoqua son vieux passé, fit revivre ses pages d'histoire et, quand le soir vint, Charles-Henri, charmé, conquis, suivit tout en bavardant son précepteur.

Le lendemain matin, l'enfant fut réveillé par le précepteur Werb qui lui dit :

— Il faut prouver à madame votre mère que nous ne



voyageons pas inutilement ; il faut lui prouver aussi toutes vos qualités d'énergie et de bonne volonté. Je vais vous donner un sujet de narration et vous allez vous appliquer à l'écrire, pendant que j'irai faire quelques courses indispensables.

— Certainement, monsieur.

— Voyons, quel sujet allons-nous choisir?... Le problème est assez compliqué, il faut qu'il soit vraisemblable et que cependant on ne sente pas une autre influence. Voyons... Que dites-vous de ceci ?

*Développer, sous forme de lettre à sa mère,
les sentiments d'un jeune garçon, comme vous,*

par exemple, qui échappe à la surveillance de son précepteur et va s'engager comme mousse à bord d'un terre-neuvier.

— Ah! voilà qui est charmant, s'écrie l'enfant en battant des mains; comme maman va être contente! Allez... allez... monsieur, mon devoir sera terminé quand vous reviendrez.

Allons, dit Werb, avec un franc sourire, vous êtes un charmant garçon....

Il s'en va.

Charles-Henri se met à sa table et, essayant sa plume sur son ongle, il commence :

Devoir du mardi 3 septembre.

.....

Pendant que Charles-Henri, tirant un peu la langue, s'appliquant pour ne point faire de fautes d'orthographe, s'ingéniait à complaire à son précepteur, celui-ci quittait l'hôtel et s'en allait rôder sur le port, en quête comme un chien courant.

Il trouva vite ce qu'il cherchait parmi les grands voiliers qui dormaient dans l'eau tranquille du port, comme de grands oiseaux au repos. A l'aspect de l'un d'eux, *La Marie-Jeanne*, Werb s'arrête; d'une main, il saisit le montant de l'échelle et prend pied sur le pont.

— Où est le patron Dick, demande-t-il à un matelot?

— Dans son carré.

— Appelez-le.

Le patron demandé arrive sur le pont. A l'aspect de Werb, il pâlit. Cependant il vient jusqu'auprès de son visiteur, la casquette à la main.

— Bonjour, Jacquemin Dick; tu ne m'attendais pas?

— Ma foi non, monsieur Werb; je croyais que vous aviez compris que l'année a été mauvaise...

— Elle l'a été pour tout le monde et pour moi comme pour les autres; aussi suis-je auprès de toi pour te demander si tu es en règle pour me payer.

En même temps, Werb tire de sa poche un papier qu'il montre à Dick.

C'est une reconnaissance :

*Si je n'ai pas remboursé M. Elie Werb
à la date indiquée ci-dessus, il deviendra*

*légalement propriétaire de ma maison et de
mon terre-neuvier Marie-Jeanne.*

Saint-Malo, 22 mai 1912.

Jacquemin Dick.

— Oh ! dit le patron Dick, vous n'avez pas besoin de
montrer ce papier, je le
connais.



— Suis-moi dans
ton carré...

Seuls, ils purent
causer sans qu'une pa-
role échappée à l'un ou
à l'autre pût être sur-
prise par un matelot.

— Maintenant que
nous voici seuls, cau-
sons, dit Werb. Tu ne
peux me payer, ceci
n'est que trop certain,

et je suis en droit, dès maintenant, de vendre ta goëlette
La Marie-Jeanne.

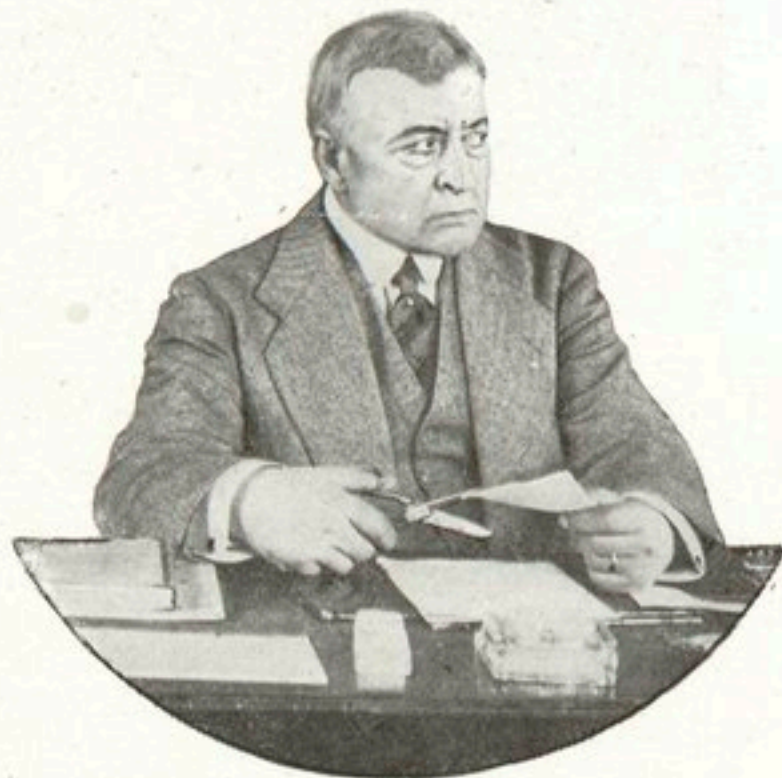
— Vous êtes dans ce droit, mais vous.....

— Tais-toi. Je le ferai si tu n'obéis pas. Ecoute, pars demain
pour l'Islande. Charge-toi d'un
enfant que tu feras disparaître
en cours de route. Au retour,
je te donnerai ton reçu....
Nous serons quittes.

Dick refuse d'abord avec
indignation, mais l'œil clair et
froid de Werb se fixe sur lui
et il sent au fond de ce regard
implacable la volonté de celui
qui tient sa vie entre ses
mains ; sa goëlette vendue, le
voici obligé de reprendre du
service comme un simple matelot : obéir quand il a commandé !

Cependant il hésite encore.

Werb insiste :



— Si tu dis non, je me rends chez le capitaine du port. Je fais consigner la *Marie-Jeanne* et je la fais mettre en vente dès demain.

L'homme, vaincu, courbe la tête. Il obéira.

— C'est bien ; sois ce soir à onze heures sur les remparts près de la statue de Jacques Cartier.

— J'y serai.

La résolution de Dick est prise. Il obéira, parce qu'il est



entre les mains de Werb et parce qu'il est d'âme vile et dure.

Werb, satisfait, regagne l'hôtel. Il trouve Charles-Henri ayant terminé son devoir :

Saint-Malo

Devoir du mardi 3 septembre

Ma chère maman,

*Pardonne-moi le chagrin que te causera
ma lettre, mais je ne puis résister à ma voca-
tion qui est celle de mon père : je vais m'em-*

*barquer comme mousse à bord d'un des bateaux
que j'aperçois des fenêtres de ma chambre.
J'espère, chère maman.....*

Werb lit avec satisfaction cette lettre qui comble ses désirs. Il complimente l'enfant et lui dit :

— Votre devoir est très bien. Je suis très satisfait; pour vous récompenser je vous ferai faire ce soir le tour des remparts. C'est un admirable spectacle. Voyez-les de cette fenêtre; c'est encore plus beau de nuit.

L'enfant, joyeux, se mit au balcon. Werb a les yeux sur lui; tout en l'observant, il coupe avec des ciseaux l'angle de la page où Charles-Henri a écrit : « Devoir du mardi 3 septembre » et, ceci fait, il insérait la narration dans l'enveloppe préparée par Charles-Henri :

Madame la marquise de Luscky

Poste restante

Pallanza.

Le soir, après dîner, fidèle à la promesse qu'il avait faite à son élève, Werb emmena Charles-Henri faire le tour des



remparts de la vieille ville. La soirée était magnifique et l'enfant se montrait particulièrement joyeux. Werb, d'ailleurs, s'était ingénié à capter sa confiance et Charles-Henri lui avait donné la sienne, avec la spontanéité qui caractérise les enfants.

Bientôt la statue du terrible corsaire Jacques Cartier se dressa devant eux et Werb faisant asseoir Charles-Henri, sur un banc, perdu dans l'ombre du massif, tira un cigare, l'alluma et commença l'histoire du corsaire, puis tout en plaisantant il dit :

— Je ne connais pas de chose plus exquise que de fumer un bon cigare. Vous ne fumez pas, Charles-Henri ?

— Des fois, j'ai fumé la cigarette.

— Jamais le cigare ?

— Jamais.

— Goûtez !

L'enfant aspire au fume-cigare une goulée de l'odorante fumée, mais il secoue la tête :

— Pouah ! que c'est fort !

— Tenez, voici quelque chose de très doux que vous pouvez fumer pendant que je finirai de vous conter l'histoire de Jacques Cartier. Et ouvrant son porte-cigare d'argent, Werb offrit à l'enfant une fine cigarette.

Charles-Henri ne fuma pas longtemps. La cigarette lui tomba des doigts et sa tête appesantie roula sur l'épaule de Werb.



Charles-Henri dormait.

Au loin, la cloche de la cathédrale sonna onze heures.

Soudain, dans l'ombre de la nuit, une silhouette surgit, Werb se leva et appela doucement.

— Dick !

Dick, car c'était lui, s'approcha.

— Voici l'enfant. Souviens-toi.

Le patron de la *Marie-Jeanne* chargea le pauvre petit sur son épaule, traversa d'un pas pesant l'es-

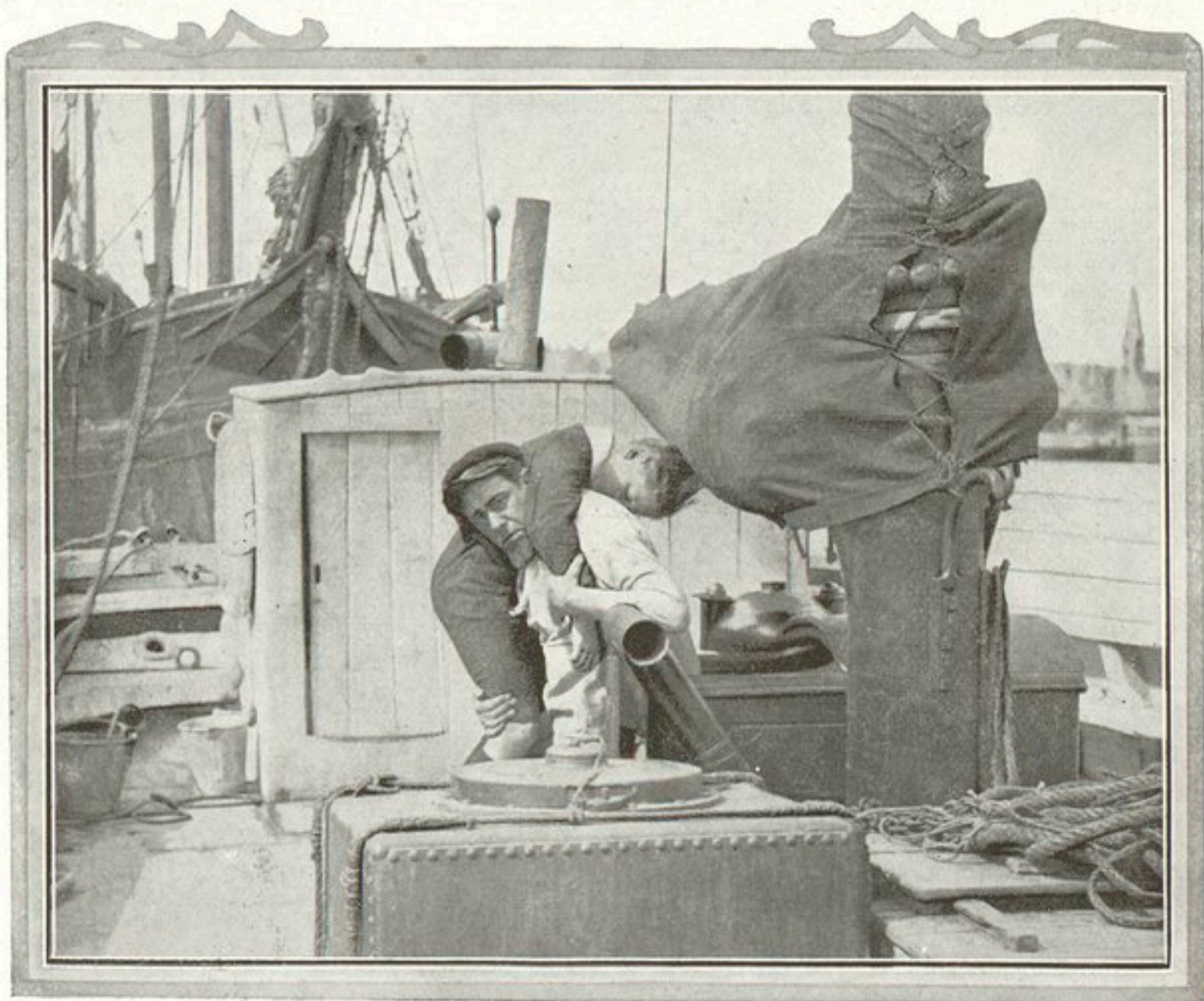
planade où s'élève la statue, puis descendit sur la grève, cheminant vers le port, dans l'ombre épaisse des hautes et vieilles murailles.

A trois heures du matin, profitant de la marée, la *Marie-Jeanne* appareillait et sortait du port, toutes voiles dehors.

Dans le carré, dépouillé de ses vêtements et revêtu d'un mauvais maillot, Charles-Henri dormit jusqu'à onze heures d'un sommeil lourd et profond. Il promena autour de lui un regard surpris, se dressa sur sa couchette, anxieux.

Dick apparut. Il s'approcha menaçant.

— Allons, feignant, sur pieds et tôt !
 — Où suis-je ? Qui êtes-vous ?
 — Qui je suis, ton patron et tâche de filer droit ; allons, ouste ! Debout.



Ahuri, ne comprenant pas, obéissant machinalement, courbé — lui qui n'avait jamais été battu — sous la menace de coups, le malheureux enfant monta sur le pont.

— V'la la forte tête dont on m'a confié la garde, dit Dick aux gens de l'équipage, je compte sur vous pour le dresser, hein ! les gars ?

Et poussant brutalement Charles-Henri devant lui, Dick le jeta au milieu de l'équipage.



Là-bas, sous le ciel étoilé d'Italie, la mère, ignorant le triste sort de son enfant, vivait insouciante et heureuse son beau rêve d'amour.

La *Marie-Jeanne* continuait sa route. Charles-Henri avait accepté son sort. A ses cris, à ses larmes, à ses déclarations l'équipage répondait par des rires ou des brutalités. A propos de tout et de rien, Dick frappait l'enfant ou lui refusait la nour-



riture, et lui faisait accomplir les manœuvres les plus dangereuses, l'envoyant raccrocher ou visiter les boulines, tout en haut du grand mât ou sur l'extrême pointe du beaupré. Là, suspendu au-dessus de l'eau, le pauvre petit gars était à la merci d'un coup de mer, d'une maladresse ou d'une inattention. Il obéissait, résigné, mais parfois, dans ses grands yeux, passait un

sombre désespoir et souvent on l'avait surpris dans un coin, pleurant à fendre l'âme.

Les hommes de l'équipage, sans être méchants, étaient rudes ; eux aussi avaient passé par le métier de mousse, eux aussi avaient sangloté et ils savaient — ne connaissant pas les idées secrètes du capitaine de la *Marie-Jeanne* — que Charles-Henri, le moussaillon, finirait par s'y faire et que plus tard il ferait un rude matelot, comme eux-mêmes.

Seul parmi l'équipage, un brave homme s'était senti apitoyé par les malheurs du petit mousse. Souvent il s'était interposé et avait eu pour lui de bonnes paroles, des consolations et souvent aussi, quand le petit Charles-Henri était privé de nourriture, il lui passait secrètement un morceau de pain et quelques aliments. Une grande amitié était née entre le vieil homme et l'enfant et Charles-Henri avait raconté toute sa vie au bon Paimpol — le père Paimpol, comme on l'appelait, — vieux loup de mer qui avait pendant quarante années senti sous ses pieds le pont mouvant d'un bateau.

Un jour que Dick voulait confier à l'enfant une besogne encore plus périlleuse et qu'il levait un poing menaçant, le père Paimpol alla lui-même faire la manœuvre. Le regard que lui jeta Dick quand il revint, prouva au père Paimpol que, désormais, il devait veiller autant sur lui-même que sur l'enfant.



TROISIÈME PARTIE

LE CRIME

Le marquis et la marquise de Luscky avaient regagné Paris. La narration de Charles-Henri, mise à la poste par Werb, avait fait sur Mme de Luscky une impression terrible. Seul,



Luscky comprit que Werb avait agi et que le plan concerté entre eux venait d'être exécuté, dans sa première partie.

La marquise avait mis tout en mouvement, mais depuis un mois que l'enfant avait disparu, toutes les recherches faites pour découvrir ce qu'il était devenu, étaient demeurées vaines.

La police, des agences privées furent mises en mouvement ; de ces multiples recherches, un fait restait acquis pour tous : l'enfant avait dû se noyer en se rendant à Saint-Servan par les rochers ; sa casquette, trouvée au pied des remparts, justifiait dans une certaine mesure cette hypothèse.

Quand elle crut son fils à jamais perdu pour elle, la marquise de Luscky tomba gravement malade.

La pauvre femme était prise de remords. Pourquoi avait-elle abandonné son enfant ? Pourquoi avait-elle cédé à l'amour ? Elle était dévorée de chagrin et sa santé allait s'affaiblissant de jour en jour. Cependant les médecins ne se montraient pas inquiets. Une fois, disaient-ils, le premier désespoir passé, la nature reprendrait ses droits et la jeune femme reviendrait à la santé.

Cette assurance n'était pas pour combler de Luscky d'une joie bien profonde. Il avait reçu de Werb la lettre suivante :

J'ai accompli ma tâche, à vous maintenant d'accomplir la vôtre. La maladie de la marquise vous offre une occasion inespérée. Agissez au plus vite. Ce que je vous ai envoyé est un moyen sûr, de tout repos et infaillible.

Ce que Werb avait envoyé à de Luscky était une poudre blanche contenue dans une petite ampoule de verre.

De Luscky n'hésita pas longtemps. La mort de la marquise était résolue.

Un soir, de Luscky prétexta un rendez-vous d'affaires dans un grand cercle, et s'habilla. La marquise, comprenant combien cet homme, qu'elle avait appris à connaître, devait s'ennuyer auprès de son chevet de femme malade, le poussa à sortir, et il accepta avec empressement.

Une religieuse gardait la marquise. Luscky vint baiser la main de la malade et, profitant de ce que la religieuse penchée sur la marquise lui donnait quelque soin, il laissa glisser dans un pichet de cristal plein d'eau la poudre blanche envoyée par Werb.

Le crime est accompli.

De Luscky a maintenant besoin de bruit, de lumières, d'une atmosphère de joie bruyante. Ses pensées sont trop noires, trop

terribles pour qu'il puisse vivre seul avec elles. Il se rend à Montmartre au Palais du Tango où il sait retrouver Werb.

La cohue est énorme et brillante. Les femmes en robes décolletées montrent leurs épaules ; partout le luxe, la joie, du bruit, de la musique. Au-dessus de cette foule, une atmosphère capiteuse, grisante. Sur une estrade, deux belles filles, à moitié dévêtues dans leur costume mexicain de fantaisie, dansent le lascif tango.

C'était bien là ce que de Luscky venait chercher : l'ivresse et l'oubli. Il découvrit Werb, s'approcha de la table qu'il occu-



pait avec d'élégantes jeunes femmes et, se penchant sur l'épaule de son complice, il lui dit :

— C'est fait !...

Dans le silence de la chambre de la marquise, la sœur lisait sous la lampe ; tout à coup la malade s'agita.

— J'ai soif.

La femme de chambre qui somnolait se lève, vide dans un verre l'eau du pichet de cristal ; elle s'approche de la malade, le verre à la main ; mais, à ce moment, la sœur déclare :

— Non, pas d'eau, le docteur l'a défendu. Donnez-lui ce qu'il a ordonné et emportez ce verre et cette eau.

La femme de chambre obéit et passe le plateau à un domestique qui, pour se débarrasser, pose celui-ci sur le coin d'une table, dans le bureau de Luscky. La malade ayant bu ce qu'on lui donnait à boire, se remet à somnoler et la religieuse, se replaçant sous la lampe, reprend sa pieuse lecture...

Sous la splendeur lumineuse des lustres qui flamboient, qui avivent les ors des murs, la blancheur nacrée des épaules de femmes, l'éclat des pierreries, la fête continue au Palais du Tango.

Le matin va naître. Le matin rose qui vide les cabarets de



nuît et jette sur les trottoirs des êtres blafards et trébuchants. C'est dans cet état que de Luscky sortit du Palais du Tango.

Il rentra chez lui, la sueur de l'épouvante et de l'inquiétude au front.

Tout était calme et silencieux. Il marcha à pas étouffés, traversa son bureau, mais il n'osa pas encore franchir la porte de la chambre où sa femme devait être morte... Il tomba assis sur un fauteuil, la gorge sèche, la fièvre qui venait de le prendre tout à coup lui battant les tempes.

Il était assassin ! Assassin de cette femme qui ne demandait

qu'à l'aimer ! Assassin de la mère comme il l'était déjà du fils !

Il arracha sa cravate, son faux-col, puis il se leva doucement, entr'ouvrit la porte et vit, à la lueur de la veilleuse, sa femme étendue dans le lit, paraissant morte.

Il se rejeta en arrière, et revint tomber dans le fauteuil qu'il venait de quitter.

D'un geste brusque, il saisit le pichet de cristal, emplit le verre et avale, d'un seul coup, le liquide glacé. A peine a-t-il

reposé le verre qu'il pousse un cri terrible. Une atroce douleur vient de le parcourir tout entier. Il se lève, pousse un autre cri plus terrible encore que le premier et, les deux bras étendus, presque retournés, il s'écroule.

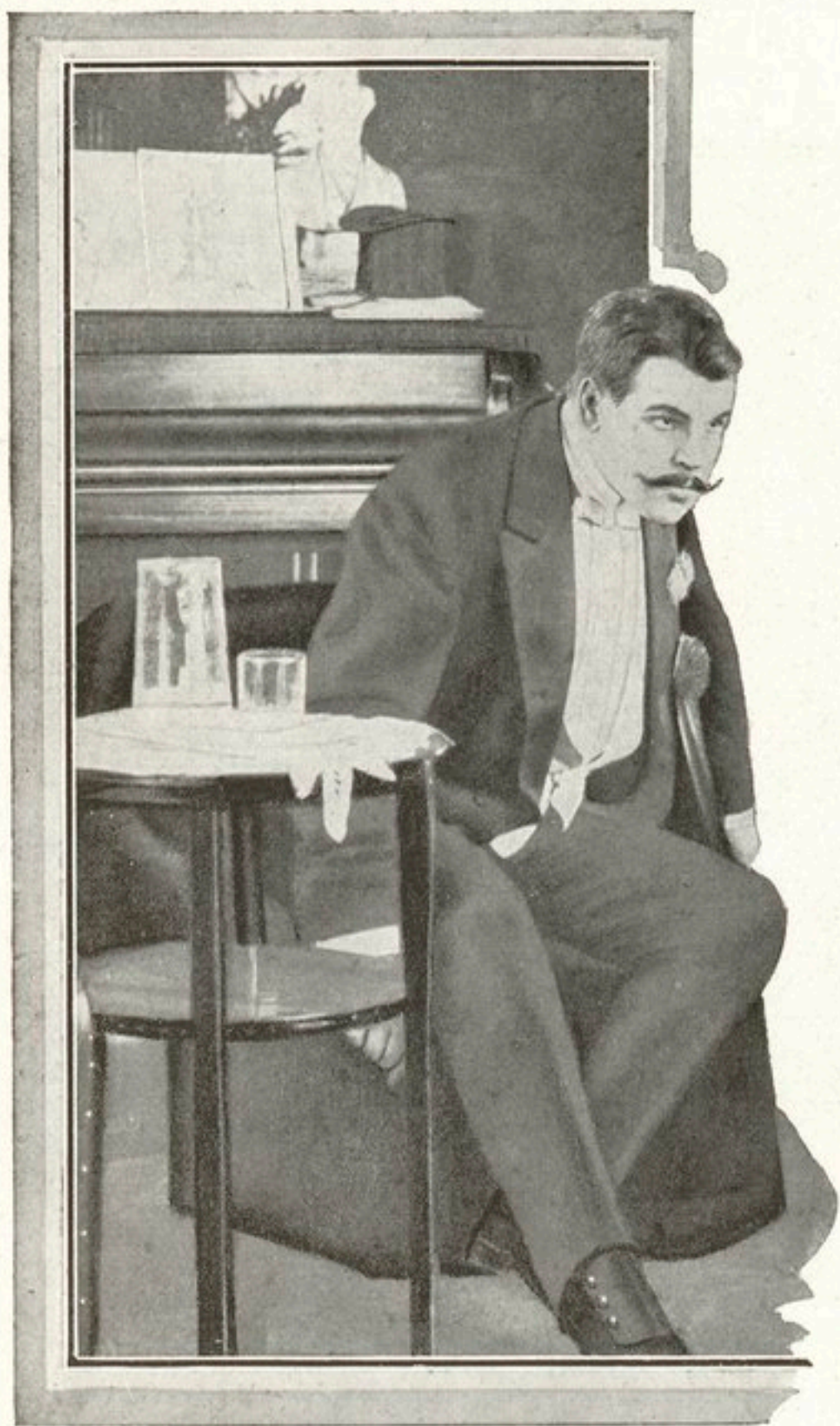
Cette fois la mort a frappé juste.

Aux cris poussés par le marquis, la malade s'est réveillée en sursaut ; elle se lève, passe à la hâte un vêtement de nuit et entre dans le bureau. Le marquis est étendu en proie à d'atroces convulsions.

La marquise ne comprenant rien, croyant à quelque soudaine attaque d'un mal

mystérieux, saisit le verre et donne à boire à l'homme qui râle ; mais, après un dernier cri, les traits s'immobilisent, les yeux restent fixes : le marquis de Luscky est mort.

Les domestiques surviennent, la marquise tient encore le verre à la main. Ses dents claquent, elle grelotte d'épouvante et de fièvre. On l'arrache du corps du marquis, on la reconduit



dans sa chambre et le cadavre du marquis est étendu sur son lit, pendant que l'on va prévenir la police.

Le lendemain, la ville, la France apprenaient la mort tragique et mystérieuse du marquis de Luscky. Tous les journaux du soir publiaient en manchette :

LE CRIME DU CHAMP-DE-MARS

III
L'enquête

RÉVÉLATIONS SENSATIONNELLES

La mort du marquis passionnait l'opinion publique, avec d'autant plus de raison que l'autopsie avait révélé les traces d'un poison violent dont la nature n'était pas encore connue et que la marquise de Luscky, après la première enquête, était mandée, malgré son état, chez le juge d'instruction.

La malheureuse femme se traîna au Palais de Justice. Elle y subit son premier interrogatoire.

Elle raconta simplement comment les choses s'étaient passées. mais elle avait affaire à un vieux juge d'instruction qui s'entendait pour échafauder son enquête, aux preuves qu'il croyait que l'enquête avait recueillies et il partait de ce principe que le crime



profite à qui le commet. De ce premier point de départ, il avait logiquement conduit son affaire en supposant que la marquise de Luscky avait un intérêt de sentiment, peut-être, plutôt que d'intérêt à supprimer son mari. Cette conviction une fois établie en lui, il avait lancé un mandat de comparution.

Les premières déclarations de la marquise n'étaient pas faites pour faire disparaître ses premiers doutes. Tant de sincérité lui apparaissait comme n'étant que la tactique d'une criminelle ; aussi procéda-t-il avec une rigueur extrême, s'en tenant aux seules preuves qu'il avait pu recueillir ou que l'on avait recueillies en son nom.

— Je dois vous dire, Madame, que j'attendais davantage de vous. Les dépositions de vos gens, l'autopsie du cadavre, les circonstances même de la mort de votre mari, avaient jeté un

doute singulier dans mon esprit et voici que le rapport que me communique le service anthropométrique, qui a découvert sur le verre de cristal et sur le pichet qui contenaient l'eau empoisonnée, la trace de vos doigts, confirme mes suspicions... Tout ceci constitue contre vous des charges accablantes qui m'obligent à faire mon devoir... Au nom de la loi, je vous arrête.

La marquise n'a pas encore compris. Son avocat se penche vers elle, et avec quelques mots, dont la pitié et la raison dictent le sens précis, il fait comprendre à la malheureuse femme quelle terrible accusation pèse sur elle.

Alors elle se jette aux genoux du juge. Elle crie et sa détresse et son innocence,

mais à ces cris elle ne peut joindre une preuve vraie de cette innocence ; le juge maintient son mandat de dépôt et donne

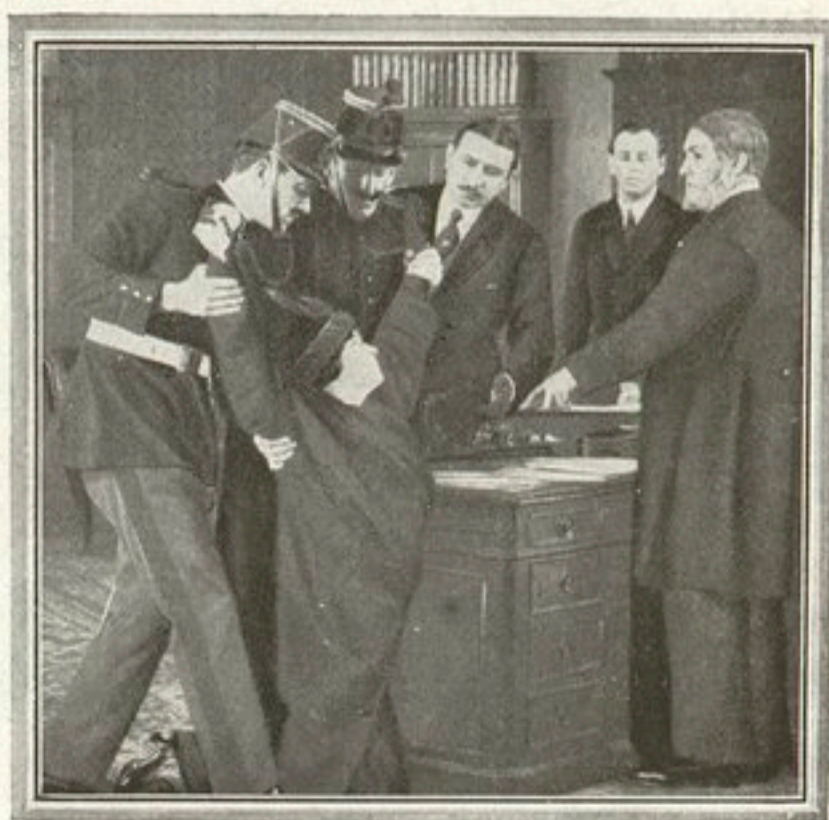


l'ordre aux municipaux de s'emparer de la malheureuse et de l'écrouer.

Les gardes s'emparent d'elle et, malgré sa résistance, l'entraînent.



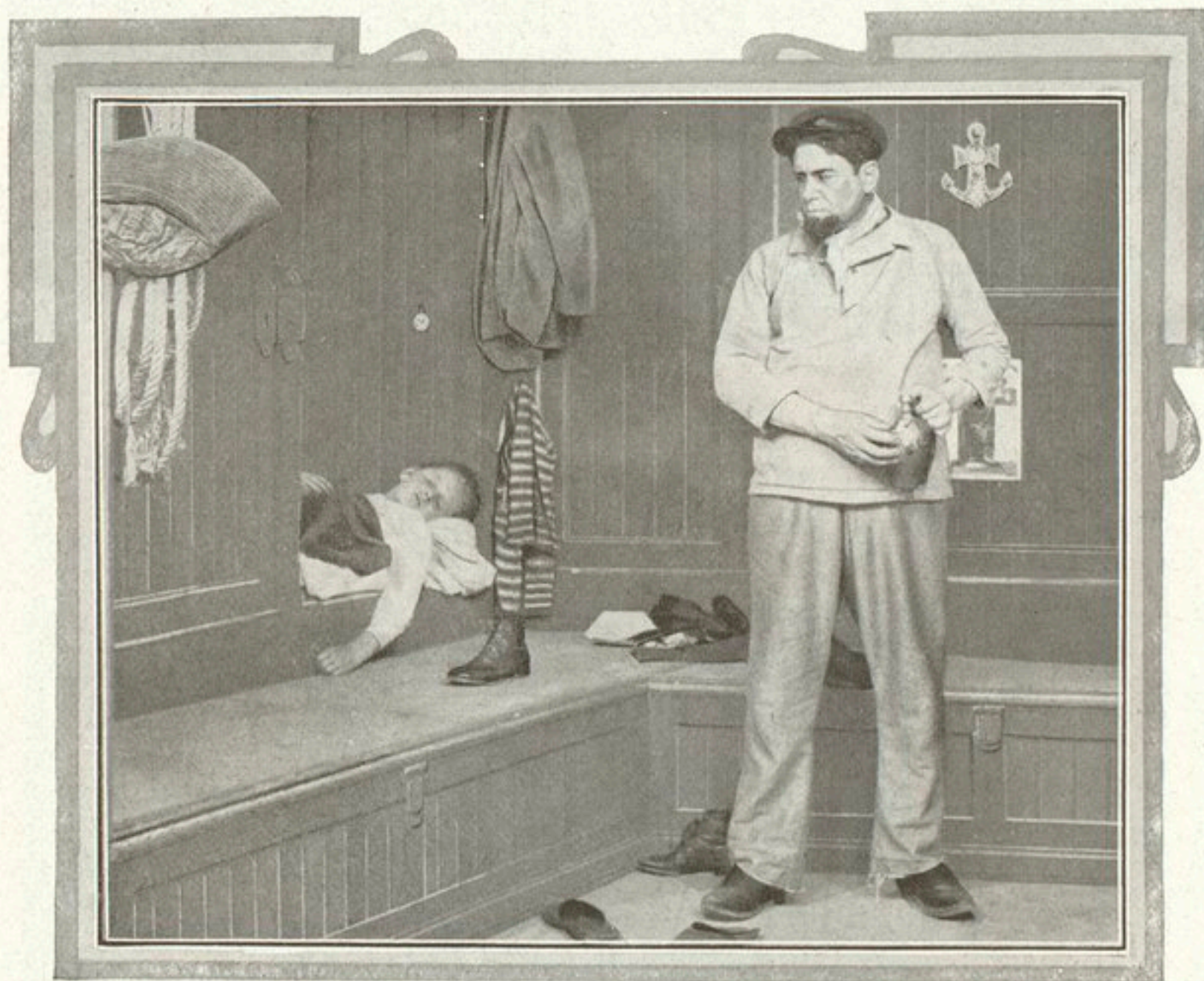
Dans l'étroite cellule où elle est enfermée, la malheureuse, qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, sanglote éperdûment, appelant son fils perdu, son mari mort.



QUATRIÈME PARTIE

LES NAUFRAGÉS

La goëlette *Marie-Jeanne* poursuit sa route vers l'Islande.



La vie de Charles-Henri est un véritable martyre. Malgré sa bonne volonté, malgré son courage, sa douceur, le patron Dick qui espérait que la maladie, les privations, les coups auraient raison de l'enfant, ne décolère pas. Ses calculs ruinés par la santé de Charles-Henri, par son endurance, le forcent à songer

à employer un moyen violent pour tenir la parole qu'il a donnée, les engagements qu'il a pris et chaque jour, il contraint l'enfant aux manœuvres les plus dures et les plus périlleuses.

Tantôt il l'envoie dans les enfléchures, suspendu, accroché à une simple manœuvre, comme un oiseau, entre le ciel et l'eau, tantôt il l'envoie à fond de cale, dans l'atmosphère méphitique et rare, dans l'obscurité, pour ranger ou nettoyer.

Le père Paimpol assiste indigné à toutes ces cruautés, mais un jour, par un vent très violent qui courbait

la goëlette sur sa hanche de tribord, il envoya l'enfant sur le beaupré pour assurer une manœuvre à l'un des focs tendus par le vent.

La moindre hésitation dans l'accomplissement de cette manœuvre, le moindre faux-pas et l'enfant, perdant l'équilibre, tombait à la mer...

Tomber à la mer, ce jour-là, c'était la mort certaine.

Charles-Henri eut un mouvement de recul en s'entendant commander la manœuvre; cependant

il se résigna; mais le père Paimpol qui observait la scène, intervint :

— N'obéis pas, p'tit, j'te l'défends !

Dick, les poings fermés, s'avança menaçant sur le vieux matelot :

— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

— Je dis que l'enfant n'obéira pas. J'ai deviné ta pensée, mais je ne te laisserai pas faire. Maintenant frappe-moi, si tu l'oses !

Le patron Dick a compris que désormais Charles-Henri a un défenseur résolu. Il serre les poings encore plus violemment mais il se tait...



Cependant le père Paimpol avait bien compris que ce ne pouvait être impunément qu'il agissait ainsi et que, désormais, la haine du patron allait s'appesantir sur lui comme sur Charles-Henri, mais il se promet de veiller et d'être prêt à tout.

Charles-Henri, grâce à la courageuse intervention du vieux loup, retrouva un peu de calme et de confiance, mais le père Paimpol n'était pas aussi tranquille. Il connaissait trop Dick et les moyens qu'il avait en mains de se défaire d'eux pour partager les sentiments de l'enfant.

Un soir qu'il était de quart à l'avant, l'enfant était venu s'accroupir à ses pieds et les deux amis causèrent sérieusement.



Le père Paimpol et Charles-Henri décidèrent, au cours de cette conversation, de s'évader de cette goëlette de malheur, dès qu'elle arriverait en vue du cap Graphe.



Justement, pour désencombrer le pont, Dick avait fait mettre la grande chaloupe à la mer. Elle était retenue au navire par un câble et le temps avait permis de la laisser en cette situation.

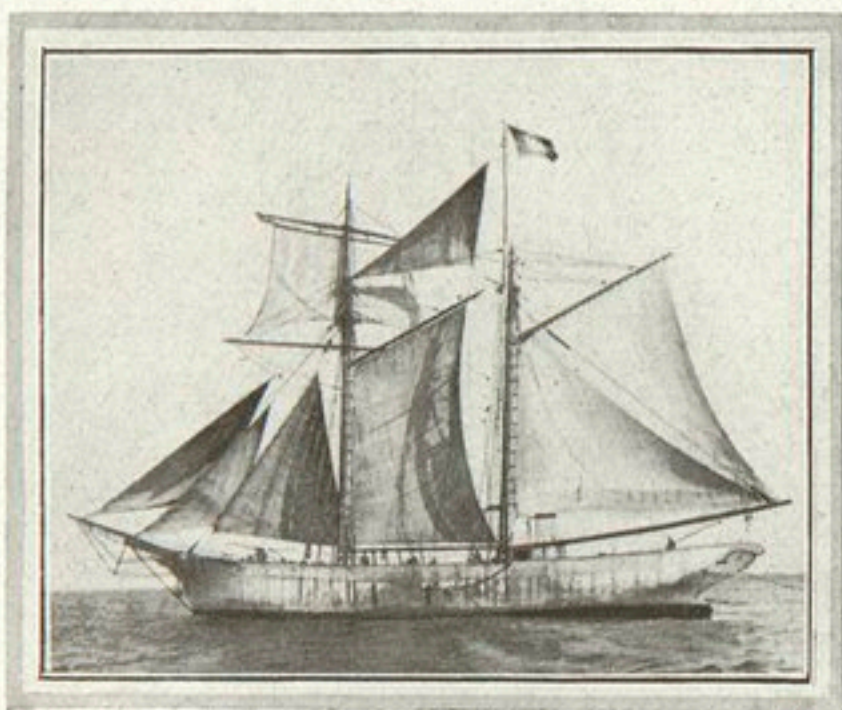
La nuit que le père Paimpol avait choisie pour leur commune évasion

était tranquille quoiqu'un peu sombre. Le petit Charles-Henri se glissa doucement à l'arrière, tira sur l'amarre qui retenait la chaloupe et quand celle-ci fut sous le couronnement de la *Marie-Jeanne*, l'enfant y laissa tomber deux pains enveloppés

dans une couverture, et deux jarres emplies d'eau douce, puis il alla retrouver le père Paimpol qui était à l'avant.

— Tout est prêt, lui dit-il.

— Attendons le quart après minuit, dit tout bas, le vieux marin ; tout le monde dormira à bord, excepté l'homme de barre et la vigie, mais en agissant doucement, nous ne risquons pas grand'chose.



A minuit et quart, le père Paimpol passa le quart de veille à un autre et s'en alla ; mais au lieu de descendre au poste de l'équipage, il gagna l'arrière où il trouva Charles-Henri, caché dans une couronne de câbles.

— Allons, petit, c'est

l'heure...

L'enfant se coula jusqu'à la muraille sur laquelle il grimpa en se dissimulant, puis, avec une décision courageuse, il se jeta à l'eau.

Le bruit de sa chute se perdit dans le bruit du clapotement de la marche du navire.

Aussitôt qu'il fut revenu à la surface, l'enfant vit la barque qui fuyait devant lui, suivant la *Marie-Jeanne*. Le vaillant enfant ne perdit pas la tête. Il se mit à nager vigoureusement et bientôt il pouvait prendre place dans la chaloupe, où le père Paimpol ne tardait pas à le rejoindre. Ils coupèrent l'amarre et la *Marie-Jeanne* s'éloigna, se perdit dans la nuit.

Les deux fugitifs, serrés l'un contre l'autre attendirent le matin et dès la première lueur se mirent en devoir de faire de la route. Avec les deux avirons, et la couverture, ils établirent une voilure de fortune qui leur permit d'aller plus vite. La journée se passa sans incident, en bavardages. Le père Paimpol, en homme avisé, avait acheté au cambousier deux beaux saucissons, un boujaron de vin et, à condition de n'être pas trop longtemps en route, les deux amis étaient tranquilles...

Le cap Graphe, dont la silhouette se profilait à l'horizon, était encore très loin, et le père Paimpol savait qu'il lui faudrait encore une douzaine d'heures pour y parvenir.

Mais avec la mer, il ne faut rien préjuger.

Le soleil apparaissait à peine à l'horizon que le vent de noroît s'éleva et se mit bientôt à souffler en tempête.

Le père Paimpol sentit que la situation devenait critique. On dut ployer la pauvre petite voile de fortune et veiller au gouvernail...

La mer devenue grosse secouait la frêle embarcation ; d'énormes vagues la montaient sur leur crête, puis la laissaient retomber au fond d'abîmes glauques dont Charles-Henri ne pensait pas revenir. Bientôt, le vieux marin et l'enfant durent s'employer à vider l'embarcation qui s'emplissait.

Cette lutte atroce dura longtemps. Les deux pauvres êtres étaient épuisés. Le pain était mouillé, tout à bord était perdu. Le vent féroce avait poussé la barque en dehors de la route qu'elle devait suivre et quand le jour se leva, la frêle embarca-

tion était perdue entre le ciel et l'eau, sans boussole et sans vivres.



Les deux fugitifs étaient épuisés. Enfin le vent se calma et la mer devint moins forte, mais Charles-Henri délirait et le

père Paimpol avait perdu connaissance.

Désormais abandonnée au hasard, la coquille de noix était le jouet des flots avec les deux créatures qui vivaient encore à son bord.

O flots, que vous savez de lugubres histoires !

V. H.

L'homme de vigie, à bord d'un cargo-boat, ajusta deux fois sa jumelle à ses yeux pour bien se convaincre ; puis, quand il fut convaincu, il cria :

— Epave sous le vent !

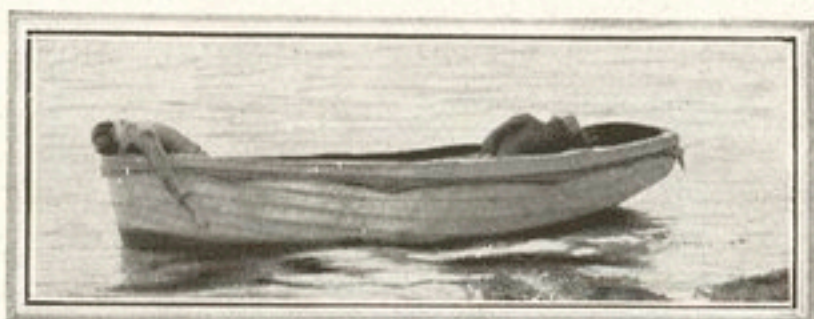
Les officiers sur la passerelle suivirent de leur lorgnette la direction indiquée, fouillèrent l'étendue de la plaine liquide qui

moutonnait encore et découvrirent une pauvre barque ballottée à bord de laquelle deux corps étaient étendus.

Le commandant cria :

— A parer la grande baleinière !

A cet ordre, l'équipage se précipita et bientôt l'embarcation, glissant sur ses palans, vint flotter au long du bord du grand navire. Douze hommes s'y jetèrent, les pelles des avirons battirent l'eau et l'embarcation s'éloigna.



— Hardi les gars ! En avant, nage partout !

La baleinière accosta l'épave.

Charles-Henri et le père Paimpol étaient sans connaissance ; mais une heure après, tout deux couchés à bord du cargo-boat, étaient l'objet de soins pressés.

La jeunesse de Charles-Henri triompha de cette rude épreuve, mais le brave père Paimpol dut s'aliter et passer quelques jours à l'infirmerie du bord, sous la haute surveillance de Charles-Henri qui forçait le vieil homme à ingurgiter les médicaments les plus nauséabonds.

Enfin, ils entrèrent dans le port du Havre par une brumeuse matinée de septembre et le premier soin du capitaine du cargo-boat fut



de conduire les deux naufragés à l'inscription maritime où le père Paimpol donna la raison de son évaison de la *Marie-Jeanne* et narra ce qui en était survenu.

— Mais, dit l'homme qui les reçoit, nous avons ici des nouvelles de la *Marie-Jeanne*. Tenez, voici une lettre d'un capitaine au long cours.

Et cette lettre, qui racontait la rencontre d'une épave sous un point fixe qu'il énumérait astronomiquement, se terminait ainsi :

Sur la tragique épave, un homme était encore vivant. C'était le nommé Jacquemin

Dick, capitaine de la Marie-Jeanne de Saint-Malo, qui nous déclara, avant de mourir, que son bateau, assailli par la tempête, n'avait pu y résister.

Après la mort, le corps a été immergé avec le cérémonial ordinaire.

Cette lecture terminée, l'homme ajoute :



— Le capitaine du port est absent, revenez tantôt pour les déclarations officielles...

Le père Paimpol et Charles-Henri sortent, accompagnés par le commandant du cargo-boat qui réfléchit.

Une nuée de crieurs parcourt la ville en tous

sens, criant les titres des journaux :

— Demandez, l'empoisonneuse mondaine aux assises !

Le capitaine achète le numéro, le déplie et lit :

Cour d'Assises de la Seine

LA MARQUISE EMPOISONNEUSE

L'interrogatoire de l'Accusée

Croquis d'audience

C'est aujourd'hui que s'ouvre devant la Cour d'Assises de la Seine, le procès de la marquise de Luscky, accusée d'empoisonnement.

.

Le capitaine replie le journal. Ceci ne l'intéresse pas.

— Avec tout ça, dit-il au père Paimpol, qu'est-ce que vous allez faire ici ?

Le pauvre vieux secoue la tête, désespéré.

— Tenez, dit le capitaine, voici cent francs, en attendant

que votre situation soit régularisée. Vous me rendrez cela plus tard. Mon bateau reste amarré au bassin Bellot, revenez me voir. A bientôt.

Et le brave homme s'esquive rapidement, pour se soustraire aux remerciements.

En fouillant dans son portefeuille, il a donné le journal à Charles-Henri pour se débarrasser les mains et il est parti sans reprendre la feuille imprimée.

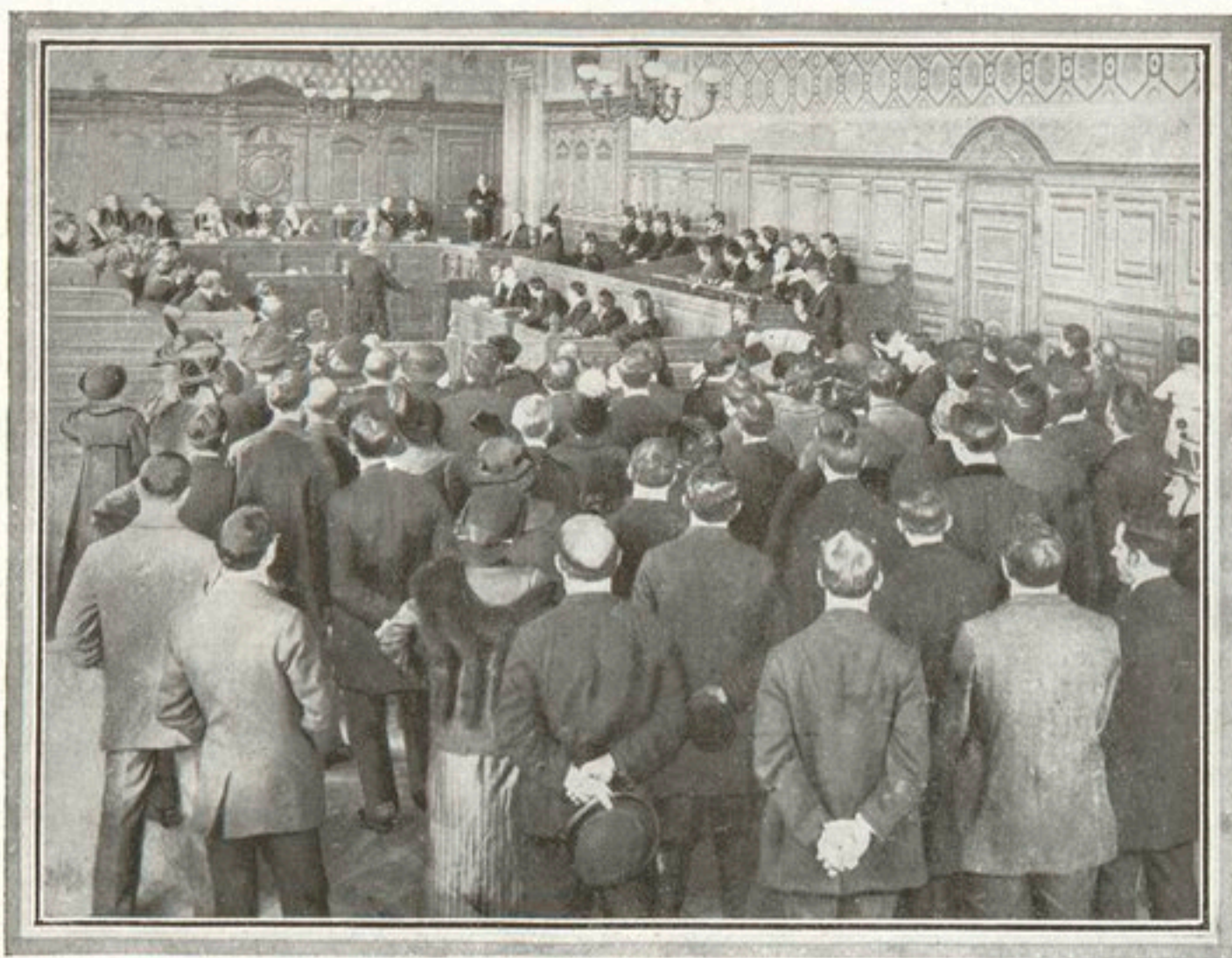
Le père Paimpol et Charles-Henri se sont remis en marche; mais l'enfant, avec la curiosité de son âge, a déplié le journal. Dès les premières lignes, il pousse un cri de détresse.

— Maman ! Maman chérie !

Et le pauvre enfant tombe presque inanimé contre le parapet d'un pont.

— Qu'est-ce que tu as, mon p'tit ?

— Viens, père Paimpol, ma maman à moi, accusée ! Mais



c'est faux, ce que dit ce journal, ma maman est innocente... Tout cela doit être encore la faute de Werb. Je veux aller à Paris, tout de suite, pour sauver maman. Allons viens !

Le pauvre bonhomme ne comprend rien à tout ça, mais l'émotion du petit est si forte, son accent si résolu, son agitation si grande que, ne résistant plus aux prières de l'enfant, le père

Paimpol prend le train pour la première fois de sa vie et accompagne Charles-Henri à Paris.

A trois heures, ils débarquaient à la gare Saint-Lazare et là Charles-Henri, au grand ahurissement du père Paimpol, le poussait dans un taxi et jetait cet ordre au chauffeur.

— Au Palais de Justice !

La salle des Assises était comble.

Le procès intenté par la vindicte publique à la veuve du marquis de Luscky, le rang qu'occupait l'accusée avaient au plus haut point excité l'opinion.



L'enquête avait donné des preuves presque formelles de la culpabilité et la malheureuse ne pouvait, en face des faits qui l'accablaient, que crier son innocence.

Elle reconnaissait avoir donné à boire à son mari ; elle reconnaissait s'être servi et du pichet et du verre ; or, l'eau contenue dans ces deux vases avait révélé, à l'analyse, la présence d'un toxique puissant, un de ces poisons qui foudroient.

A cela, la pauvre femme répondait ne rien savoir.

Le président avait procédé à l'interrogatoire avec une impartialité réelle et une sorte de pitié discrète ; puis, les témoins avaient été entendus. Les domestiques, qui rapportèrent simplement les faits ; Werb, qui parla de sa vieille amitié pour de Luscky et qui laissa planer sur la tête de la jeune femme des soupçons imprécis.

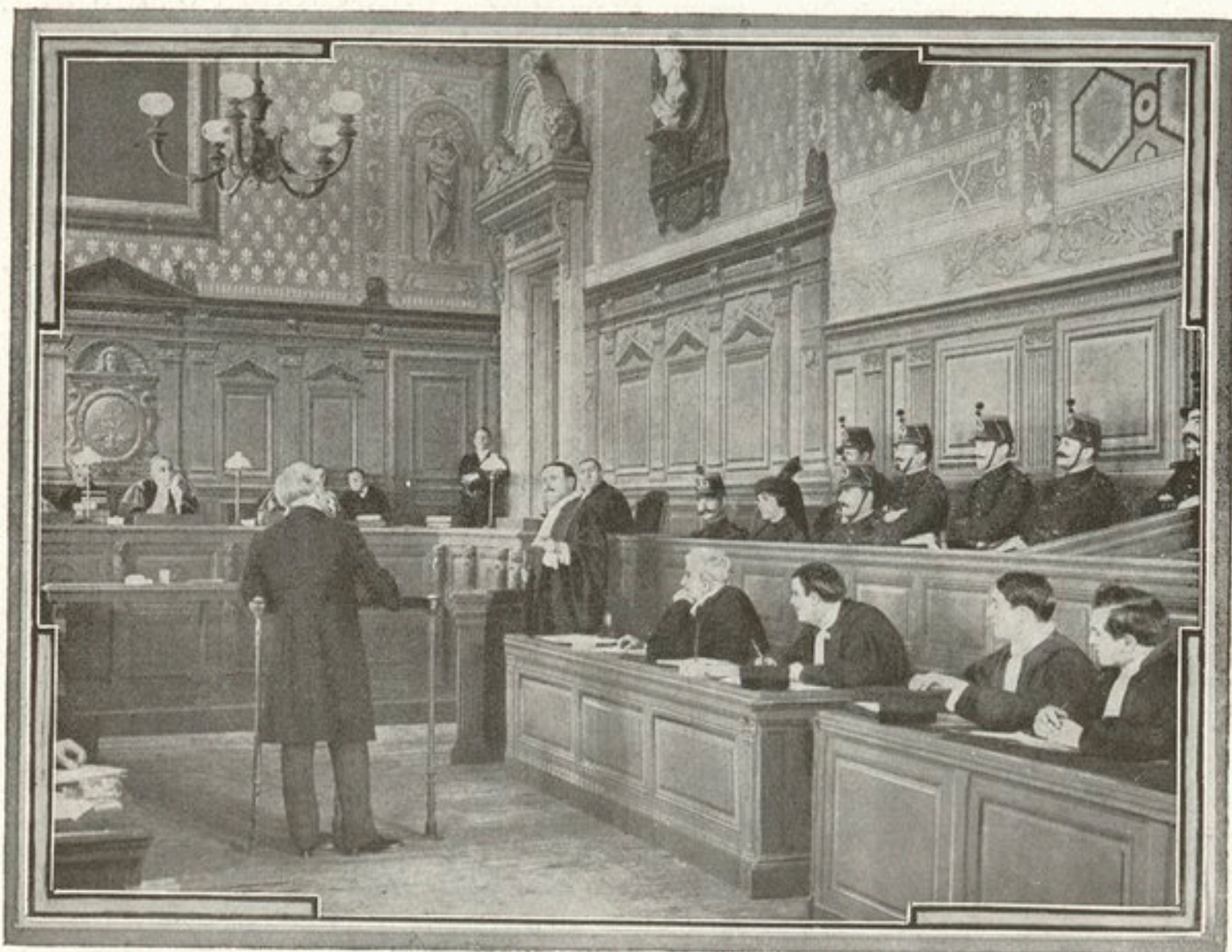
Pour lui, il fallait chercher la raison de la mort dans un de ces drames passionnels dont les vrais mobiles restent secrets, malgré toutes les enquêtes et les investigations. Mais, selon lui, il fallait écarter toute idée de suicide, dont l'hypothèse avait été envisagée un instant.

La salle était fébrile. Malgré l'affreuse accusation qui pesait sur elle, l'accusée restait sympathique.

Le Ministère public se leva à son tour.

Dans un langage sobre, énergique, il retraça les faits connus. Il s'éleva contre la gangrène du siècle qui n'épargne aucune des classes de la société, puis il termina en réclamant une condamnation sans pitié et concluant ainsi :

« Oui, Messieurs les Jurés, cette femme est une empoison-
« neuse... Et qui nous prouve qu'elle n'est pas l'instigatrice de
« la disparition... de la mort peut-être... de son fils... Qui nous
« le prouve ?... »



Tout à coup, au fond de la salle, une voix jeune, vibrante, indignée, s'éleva.

— Moi, qui suis vivant ! Maman n'est pas coupable !
Maman ! Maman ! Maman !

Toute la salle est en rumeur. L'enfant, malgré les gardes, malgré la foule, est arrivé dans le prétoire ; il s'élance, bouscule les avocats, monte sur leur banc et tombe dans les bras de sa mère, qui le serre frénétiquement sur son cœur.

La salle applaudit. L'agitation est à son comble.

Le Président réclame le silence. Il a de la peine à être

obéi ; ce n'est que sur la menace de faire évacuer la salle que le calme se rétablit peu à peu.

— Amenez cet enfant ici, dit le président.

Charles-Henri s'approche de lui-même. La bonne figure du président, attentive et bienveillante, se penche vers lui.

— Allons, mon enfant, je n'ai pas le droit de repousser votre déclaration, dites ce que vous savez.

Alors, Charles-Henri, bien que troublé, mais avec une énergie juvénile pleine de fougue, raconte comment il a été endormi et livré par Werb au patron de la *Marie-Jeanne*, combien il a souffert sur ce navire, son évvasion et le secours que lui porta le père Paimpol qu'il désigne, car le vieux matelot, très



impressionné par le décor de la justice, est resté au fond la salle, son béret à la main.

Charles-Henri continue :

— C'est Werb qui a voulu me faire disparaître ; ce doit être lui qui a tué le mari de maman, car maman est innocente ! Je vous le jure, Monsieur ! Je vous le jure !

— C'est bien, mon enfant, dit le Président, retire-toi. Je t'appellerai tout à l'heure.

Puis, s'adressant aux gardes :



— Gardes, amenez le témoin Werb à la barre.

Werb revient à cette place où tout à l'heure il accusait et où maintenant il va tâcher de se défendre :

— Qu'avez-vous à répondre aux accusations qui sont portées contre vous ?

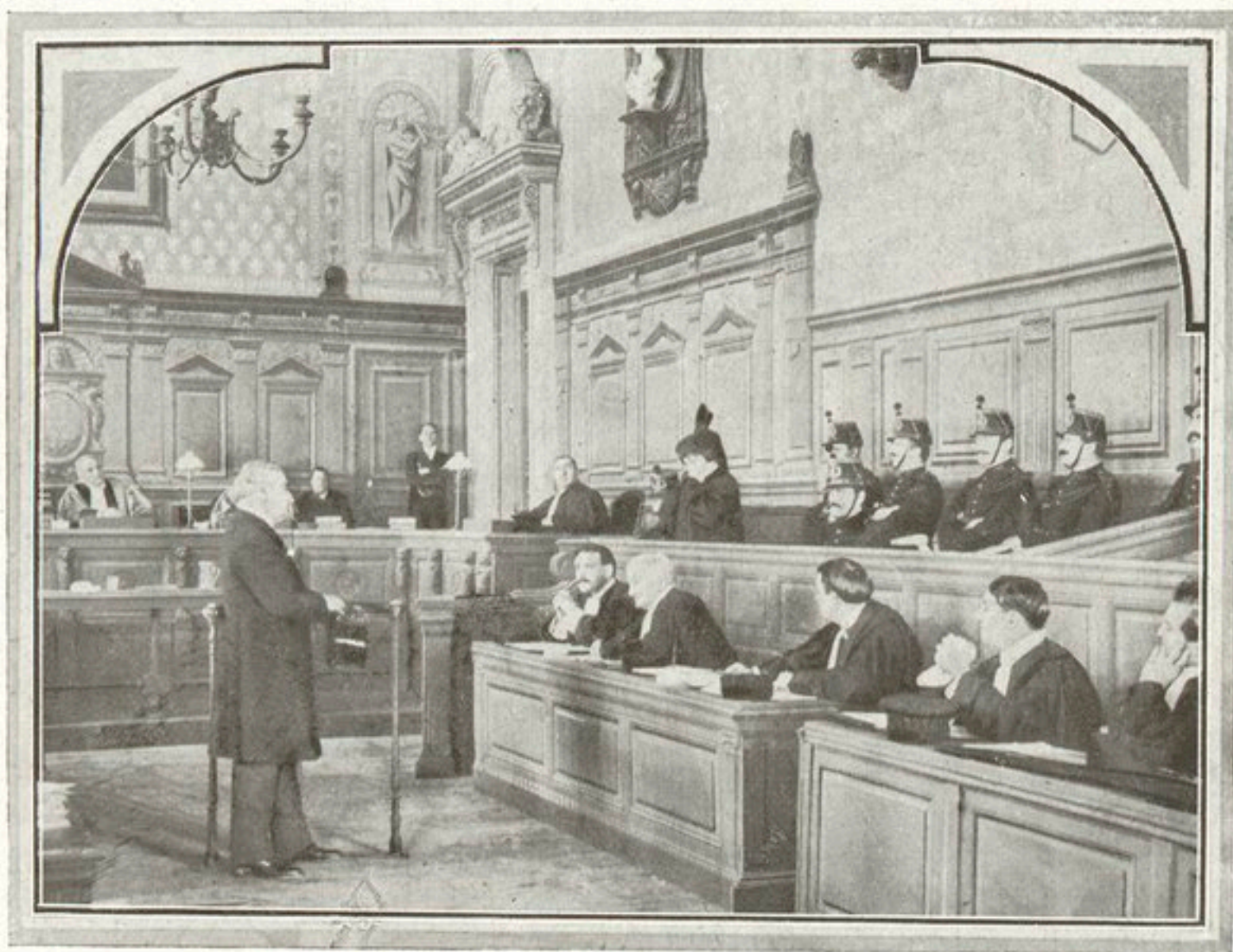
— J'oppose un démenti formel à tout ce que dit cet enfant. Une voix au fond de la salle.

— Cet homme ment.

C'est le père Paimpol qui vient d'élever la voix.

Le Président le mande à la barre et lui fait prêter serment, selon la loi.

— Je jure devant Dieu, dit le père Paimpol que j'ai vu



venir cet homme à bord de la *Marie-Jeanne*, la veille de notre départ pour l'Islande. Je jure également que tout ce qu'a dit cet enfant est vrai.

Le Président se penche vers ses assesseurs, les consulte, puis se lève.

— Messieurs les Jurés, en vertu de notre pouvoir discrétionnaire, nous suspendons l'audience et ordonnons que le témoin Werb soit immédiatement interrogé.

Au milieu du brouhaha, des plus vives discussions, la mar-

quise de Luscky est emmenée et Werb, le père Paimpol, Charles-Henri sont conduits chez le juge d'instruction.

Devant ce magistrat qui avait instruit le procès de la marquise de Luscky et qui sentait qu'il avait une revanche à prendre, Werb essaya de nier les terribles accusations que portaient contre lui Charles-Henri et le vieux père Paimpol. Mais le jeune garçon précisa tous les faits, depuis la fameuse narration qui avait été envoyée sous forme de lettre, jusqu'à la cigarette stupéfiante et jusqu'à son évasion de la goëlette.

A toutes ces accusations si formelles, Werb opposait purement et simplement un démenti formel.

— Quel intérêt aurais-je eu à faire disparaître cet enfant ?



Au moment où justement il allait continuer à se disculper et peut-être y parvenir, le téléphone appela le juge d'instruction.

— Allo ! Allo ! Monsieur le Procureur général prie Monsieur le juge d'instruction de procéder immédiatement à une perquisition au domicile du témoin Werb, en présence de celui-ci.

Werb pâlit quand il apprit ce qui allait se passer.

Le juge, accompagné de son greffier, d'agents de la Sûreté et de Werb, qui était surveillé, se rendirent en hâte au domicile de l'usurier, où la perquisition commença.

Werb avait perdu de son assurance.

— Ouvrez ce coffre-fort, lui dit le juge d'instruction.

Werb balbutia :

— Les clés sont à Biarritz.

Sur l'ordre du juge, un serrurier fut requis et bientôt le coffre livra tous ses secrets. Secrets terribles, car le juge trouva dans les papiers de Werb le pacte conclu à Biarritz avec le



marquis de Luscky et toute une correspondance établissant d'une façon définitive la culpabilité des deux complices.

Werb se vit perdu ; il tira un revolver de sa poche et voulut chercher un refuge dans la mort, mais on se jeta sur lui avant qu'il ait pu faire usage de son arme.

Devant le résultat de la perquisition, le juge arrête Werb et l'emmène, menottes aux mains.

Au palais, le juge informe le Président et le Procureur général du résultat de sa perquisition. L'audience est immédiatement reprise.

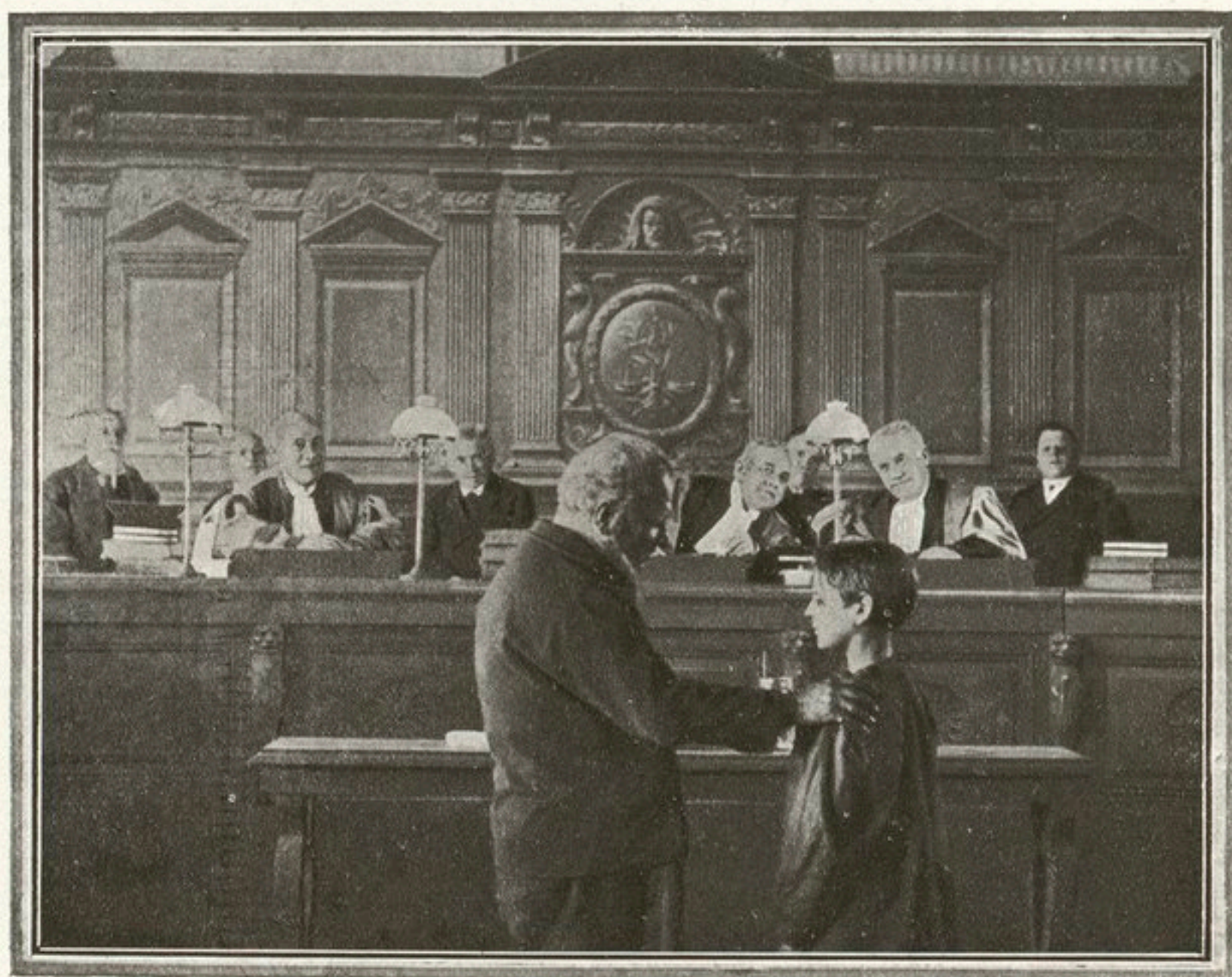
Au milieu d'un impressionnant silence, le Président dit :

— Qu'on amène la marquise de Luscky !

La malheureuse femme, qui a compris que l'heure de la délivrance est prochaine, vient prendre place entre ses gardes ; ses yeux se portent sur Charles-Henri qui lui sourit.

Le Président se lève :

« Messieurs les Jurés, la Cour, en face des preuves de culpabilité trouvées au domicile de Werb, ordonne que la première



« accusation soit abandonnée et que la marquise de Luscky soit
« mise en liberté immédiate ».

Un tonnerre d'applaudissements éclate, vite réprimé.

Le Président s'adresse au père Paimpol, dont la joie et l'émotion sont si grandes que de grosses larmes roulent sur ses joues tannées par les grands vents du large :

« La Cour, Monsieur, tient à vous féliciter, dit-il au vieil
« homme. Grâce à vous, grâce à l'enfant que vous avez protégé
« et sauvé, la justice pourra punir les coupables et rendre à une
« mère son honneur et son fils ! »

Alors, porté à bout de bras par le public qui l'a envahi le prétoire, par les avocats eux-mêmes, Charles-Henri est enlevé, soutenu, jeté dans les bras de sa mère, et ces deux êtres si malheureux s'étreignent, se lient l'un à l'autre d'une étreinte farouche, tant elle est violente et profonde...

ÉPILOGUE

Là-bas, devant la mer murmurante, sous les ombrages des pins, trois êtres vivent heureux : la marquise, son fils et le vieux père Paimpol qui n'a plus d'autres occupations que de fumer sa pipe et d'aimer à cœur perdu celui qu'il appelle encore parfois son petit moussaillon.



N° 4570

Deux Affiches lithographiques 220×150

Teinté et viré entièrement.— Mot télégraphique : TOURMENTE

Longueur approximative : 1865 mètres

Imprimerie de la Société des Établissements GAUMONT